

Gilles Babinet, sma

**VIE de Mgr DE MARION BRESILLAC
1813 – 1859**

Fondateur de la Société des Missions Africaines

« Etre missionnaire du fond de mon cœur »

**Missions Africaines
150 Cours Gambetta
69361 LYON Cedex 07
Edition 2010**

PREFACE

L'année dernière, nous avons eu la grâce de célébrer un peu partout dans le monde le 150^e anniversaire de la mort de Mgr de Marion Brésillac.

Né en 1813, devenu prêtre pour le diocèse de Carcassonne, il doit se battre pour avoir la permission de son évêque afin de devenir missionnaire.

Et c'est en Inde, comme membre des Missions Étrangères de Paris, qu'il va débarquer en juillet 1842 et où il va réaliser l'appel reçu à la vie missionnaire.

L'Inde représente pour lui le lieu de la mission et le chantier de sa réflexion sur la mission.

Il passe très vite d'une paroisse, où il est vicaire, à un Séminaire où il est nommé Supérieur, puis à un diocèse dont il est sacré évêque. C'était en octobre 1846.

En 1854, après en avoir demandé la permission, il arrive à Rome pour expliquer au Pape et à la Congrégation responsable des missions ce qui le gêne dans la gestion de l'Église en Inde et qui l'oblige, en conscience, à présenter sa démission. Celle-ci ne sera acceptée qu'en mars 1855.

Il ne reverra plus jamais l'Inde, où il a pourtant laissé son cœur. Il dit au Pape que ce départ ne signifie pas son dégoût pour l'œuvre des missions. Au contraire, au nom de cette passion qui l'anime encore, il est prêt à la mettre au service de l'endroit où le Saint-Père voudra bien l'envoyer.

Le Dahomey semble se frayer un chemin dans les plans qu'il bâtit pour son avenir. Mais ce n'est pas ce que la Congrégation chargée des missions va lui demander.

Tout en appréciant son désir de travailler encore pour les missions, elle l'engage à « faire une Société de Missionnaires » afin d'assurer une suite et une continuité à son désir et à son apostolat.

Bien qu'il n'ait jamais songé à cela, immédiatement il met toutes ses énergies au service d'un projet qu'il n'a pas conçu.

Le 8 décembre 1856, il gravit la colline de Fourvière à Lyon pour consacrer à la Vierge le petit groupe formé par lui-même et les compagnons rassemblés autour de lui, et toute cette nouvelle entreprise.

Mais le Seigneur va lui montrer une fois de plus que la mission à laquelle il se prépare n'est pas sa mission. Ce n'est pas le Dahomey en effet qu'on va lui confier, mais la Sierra Leone, sur laquelle il n'avait jamais jeté les yeux.

Le 11 mars 1859 il part pour ce vicariat que le Saint-Siège vient de lui confier. Il arrive à Freetown le 14 mai. Le 25 juin, il est déjà mort. Il n'avait pas encore 46 ans.

Dans cette ville de l'Afrique occidentale prend fin la vie d'un homme qui avait consacré toute sa vie aux missions et, pour leur plein essor, n'avait pas ménagé l'effort de sa réflexion, le courage de sa parole, l'audace de chemins nouveaux.

De l'Inde à l'Afrique. Il passe sous des cieux différents mais il reste toujours animé d'une même passion : l'amour pour la mission. « *Pour les missions – écrit-il - je donne ma vie avec joie et j'en donnerai quatre si je les avais* » (Lettre à M. Voisin, 5 juin 1851). Il a fallu moins de quarante jours pour que cela se réalise : juin 1859, Mgr de Brésillac et quatre vies (celles de ses compagnons) vont désormais reposer sur la terre d'Afrique.

Comme l'affirmait Mgr Edward Tamba Charles, archevêque de Freetown et Bo : « *L'Église pour laquelle les SMA ont donné leur vie est maintenant une Église florissante, avec trois diocèses et un quatrième sur le point d'être créé. [...] Je suis sûr que Mgr de Brésillac et ses confrères SMA seraient très contents de ce développement car il verraient que leur sacrifice n'a pas été sans porter des fruits* ».

Le P. Gilles Babinet, digne fils de Mgr de Brésillac, après toute une vie passée en Afrique au service de communautés paroissiales, de la formation des catéchistes et des futurs missionnaires SMA, retrace dans ce livre la vie et l'œuvre de ce Fondateur à qui l'évangélisation de l'Afrique occidentale doit beaucoup.

Il reprend un travail déjà publié en 2001. Depuis cette date beaucoup d'études ont été faites et plusieurs publications ont vu le jour. Grâce à cela, il a pu améliorer son texte et il l'a rédigé pour un public beaucoup plus vaste.

Il faut espérer que son effort donne envie aux lecteurs de connaître davantage cet homme qui, du début jusqu'à la fin de sa vie, n'a poursuivi qu'un seul but : « *être missionnaire du fond de mon cœur* ».

Renzo Mandirola,
Coordinateur des recherches sur l'héritage historique de la SMA
Rome, fête de la Pentecôte 2010

*L'auteur remercie le père Pierre Trichet,
archiviste à la maison générale sma,
qui a relu et corrigé le texte de cette nouvelle édition.*

1. UNE VOCATION GERME ET S'ÉPANOUIT

La famille de Marion est originaire du Languedoc, une région au sud de la France. Ses ancêtres étaient des gens relativement aisés. Ils étaient propriétaires d'une terre au village de Brézilhac, non loin de Fanjeaux, une petite ville à 20 km de Castelnaudary.

Le père de Melchior s'appelle Gaston et sa mère Émilie. Ils vont avoir sept enfants : Melchior, l'aîné, naît le 2 décembre 1813 à Castelnaudary : il y est baptisé trois jours plus tard. Vont suivre Marie-Josèphe, née en 1815, qui va mourir dès l'âge de 4 ans ; Jules, né en 1816 et décédé à Alger en 1835 ; Victoire, née en 1818 et décédée à 12 ans ; puis Henri, né en 1821, Bathilde née en 1824 ; et Félicie en 1826.

Jusqu'à l'âge de 14 ans, Melchior passe toute son enfance au domaine du Fort, une vieille maison familiale, près du village de Brézilhac. Puis ses parents partent habiter à Fanjeaux et ensuite au château de Lasserre de Monestrol : Melchior et les enfants les suivent.

La Révolution française, commencée en 1789, a voulu mettre fin aux privilèges des familles nobles : elle a saisi tous leurs biens. Ces familles ont même dû s'enfuir dans les pays voisins. Les jeunes aristocrates ont pu continuer à recevoir une solide instruction. C'est le cas de tous, et des Brésillac en particulier.

Au lendemain de la Révolution, Gaston revient en France et doit gagner la vie de sa famille : il obtient un poste d'ingénieur et contrôleur spécial du canal du Midi : cette voie d'eau, qui relie l'Atlantique à la Méditerranée, était alors utilisée par de nombreuses embarcations qui assuraient le transport des voyageurs et des marchandises. Le niveau de l'eau était régulé par plusieurs écluses, qu'il fallait entretenir, et qui nécessitaient le savoir-faire de plusieurs ingénieurs.

Gaston tient à transmettre à ses enfants l'excellente éducation qu'il a lui-même reçue : il se charge de l'éducation scolaire de ses deux premiers fils, Melchior et Jules. Il voulait épargner à ses fils la « lèpre philosophique et voltairienne », si répandue à cette époque. Mais dès que les Frères des Écoles chrétiennes viendront ouvrir une

école à Castelnaudary, Gaston leur confiera la scolarisation de ses autres enfants.

Melchior et Jules font ainsi leurs études primaires et secondaires (jusqu'au niveau de la classe de seconde) à la maison, donc sans avoir beaucoup de contact avec les enfants de leur région. Plus tard, Melchior écrira ses souvenirs de jeunesse et précisera que, adolescent, il aimait « *être seul la plus grande partie du jour avec quelques livres, et confier au papier quelques idées* ».



Castelnaudary et le canal du Midi

Melchior prend conscience de sa vocation sacerdotale

Au cours de son adolescence, Melchior se découvre le goût de consacrer sa vie à Dieu. Son père aurait souhaité qu'il devienne militaire. Mais il est aussi un chrétien convaincu : c'est pourquoi il est très fier quand son fils choisit de devenir prêtre. Alors, à l'âge de 19 ans, en 1832, Melchior entre au petit séminaire de Carcassonne pour achever ses deux dernières années d'études classiques : la rhétorique et la philosophie.

Ses professeurs, et en particulier l'abbé Arnal, reconnaissent très vite l'intelligence et la maturité de Melchior. Comme les enseignants sont rares, l'évêque le nomme professeur de mathématiques et de sciences dans les classes du petit séminaire. C'est d'ailleurs là qu'il réside, tout en faisant, à partir de 1834, ses études de théologie au grand séminaire tout proche. Melchior est

heureux : il aide des jeunes à s'instruire, à forger leur caractère, à devenir des adultes chrétiens autonomes.

Quand il rédigera ses souvenirs, Melchior se rappellera : *« Ces enfants sont jeunes ; l'imagination et toute la fougue de leur âge sont là... Ne croyons pas trop facilement qu'ils sont méchants et ne le leur faisons pas croire. Attachons-nous autant à exciter le bien qui se trouve en eux qu'à combattre le mal qui s'y rencontre. »* Melchior réagit ainsi contre certains procédés éducatifs en honneur à son époque : il préfère encourager le bien plutôt que d'attendre les déviations pour les réprimer.

À mesure qu'il progresse dans l'étude de la théologie, il a besoin de plus de temps pour approfondir les cours : aussi obtient-il, à partir de 1836, d'être déchargé des cours qu'il donne au petit séminaire et de venir habiter au grand séminaire, où il lui reste deux ans à passer.

Melchior est ordonné prêtre à Carcassonne le 22 décembre 1838. Il a 25 ans. Il est alors nommé vicaire à Saint-Michel de Castelnaudary, sa paroisse natale. Il va y passer deux ans et demi, près de sa famille, prêchant, visitant les malades, faisant la catéchèse et préparant les enfants à leur première communion.

Il se sent utile et heureux dans ces fonctions. Pourtant il sent en lui un appel à partir au loin, un appel à devenir missionnaire. Cet appel peut surprendre. Adolescent, il contemplait les bateaux qui voguaient sur le canal du Midi, à Castelnaudary. Il regardait les voyageurs descendre ou embarquer, et se disait en lui-même : *« Que je serais malheureux si j'étais obligé de courir ainsi le monde. »* Et dans ses souvenirs, il ajoute : *« Ce monde, je le trouvais déjà trop grand, quand pour une cause exceptionnelle je devais aller jusqu'à Carcassonne à l'orient, et jusqu'à Toulouse à l'occident... »*





L'église Saint Michel de Castelnaudary

Appelé à la mission à l'extérieur

Et pourtant depuis son adolescence, il entend cet appel à partir annoncer l'Évangile au loin. Cet appel continue à se faire entendre : « Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création. » (Mc 16, 15) Pendant ses quatre années de théologie, de 1834 à 1838, Melchior a eu pour camarades trois jeunes Sénégalais qui seront ordonnés prêtres en 1841: les abbés Moussa, Boilat et Fridoil. Leur amitié a certainement contribué aussi à faire mûrir sa vocation missionnaire.

Pour éclairer sa vocation à devenir missionnaire, il va faire une retraite de huit jours, à Aix-en-Provence, sous la direction d'un père jésuite, qui l'assure que sa vocation est réelle. Melchior demande alors à son évêque la permission de suivre cette vocation. Celui-ci la refuse, car les prêtres sont encore trop peu nombreux, au lendemain de la Révolution, pour répondre aux besoins des paroisses. Le 3 mai 1841, il est chargé de prêcher à la cathédrale de Carcassonne sur l'Oeuvre de la Propagation de la Foi, œuvre fondée à Lyon en 1822, par Pauline Jaricot, pour recueillir de l'argent en faveur des missions. À la fin de la cérémonie, son évêque le félicite, si bien que Melchior le remercie de lui donner enfin son

consentement et aussitôt lui demande sa bénédiction. Convaincu maintenant de la vocation missionnaire de Melchior, Mgr Gualy accepte de le laisser partir.

Il lui faut encore la permission de sa famille : il se rend donc au château de Lasserre pour parler de sa décision à ses parents. Sa mère accepte en pleurant, mais son père refuse de le laisser partir. Par la suite, son père lui écrit régulièrement, le suppliant de réfléchir et de rester. À cette époque, la plupart de ceux qui partaient en mission ne revenaient jamais en Europe. D'où le chagrin de son père : il était âgé, un de ses fils, Jules, avait trouvé la mort quelques années plus tôt en Algérie, et maintenant son aîné se proposait de le quitter pour toujours. Alors Melchior devance son père. Il va trouver Mgr Gualy pour lui dire que tout est arrangé et qu'il vient pour recevoir sa dernière bénédiction avant de partir.

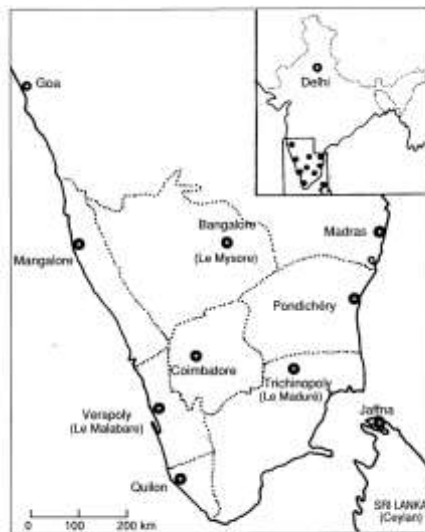
Connaissant l'opposition de son père, Melchior veut éviter une scène d'adieux trop pénible pour ses parents et pour lui-même. Il prend donc la décision de partir au Séminaire des Missions Étrangères à Paris sans saluer sa famille au château de Lasserre. Il envoie un prêtre ami leur porter ses lettres d'adieux : une à son père, une autre à sa mère, d'autres à son frère Henri et à ses sœurs Bathilde et Félicie. Pendant ce temps, il quitte sa paroisse de Castelnaudary le 2 juin 1841, pour arriver à Paris une semaine plus tard.

Ce départ est un déchirement pour son père, qui finira par accepter. De Paris, Melchior lui écrit et il obtient cette réponse : *« Va, mon bien cher fils où le ciel te convie ; je reconnais la voix qui t'appelle. Qu'il te protège ; sois heureux ; je me sou mets. »*

2. UN JEUNE MISSIONNAIRE S'EMBARQUE POUR L'INDE (1841-1842)

Pourquoi Melchior a-t-il choisi d'entrer aux Missions Étrangères de Paris ? À l'époque, c'est la seule congrégation de prêtres exclusivement missionnaires. Plusieurs congrégations religieuses (jésuites, capucins, dominicains, etc.) envoient des missionnaires dans le monde, mais la plupart de leurs membres restent dans leur pays d'origine. Cette Société des MEP a été fondée en 1663 par Mgr François Pallu et Mgr Lambert de la Motte, afin de former des missionnaires et de les envoyer en Asie. Son séminaire est situé rue du Bac, à Paris.

Quand Melchior y arrive le 9 juin 1841, des séminaristes y étudient la théologie, mais il se trouve être le seul aspirant déjà prêtre. Cinq semaines plus tard arrive Jean Luquet, venant du grand séminaire de Langres et qui sera ordonné prêtre en 1843. Très vite Melchior et lui se lient d'amitié. Ensemble, ils s'intéressent à l'histoire de leur société missionnaire qui travaille depuis plus de 150 ans en Asie et spécialement en Inde. Sa formation à Paris dure six mois.



LES VICARIATS APOSTOLIQUES DU SUD DE L'INDE,
AU TEMPS DE MGR DE BRÉVILLE

À la mi janvier 1842, Melchior reçoit sa nomination : il est destiné à l'Inde. Il se prépare à partir en faisant une retraite, au cours de laquelle il prend des résolutions :

« Être missionnaire du fond du cœur. »

« Ne rien négliger pour faire avancer l'œuvre de Dieu. »

« Saisir toutes les occasions de prêcher la sainte Parole. »

« Enfin, et c'est là que j'implore surtout votre bénédiction, ô mon Dieu, employer tous mes moyens, toutes mes forces, toute mon étude à contribuer à la formation d'un clergé indigène. »

Au mois de mars, les pères de Brésillac et Joseph Triboulot, tous les deux en partance pour l'Inde, quittent Paris pour aller à Nantes, ou plus exactement à Paimbœuf, petite ville dans l'estuaire de la Loire : c'est là que l'on charge le navire et qu'on embarque les voyageurs.

Avant de partir, il a la joie de recevoir une lettre de son père qui lui dit : « *Je sens que tous les jours, tu es plus cher à mon cœur... Il ne me reste plus qu'à te donner ma bénédiction de père qui contient tant d'amour. Pars, cours où le Ciel t'appelle... Emporte avec toi toute la tendresse du plus tendre des pères... A Dieu ! bien-aimé fils, à Dieu. »*

Un voyage de trois mois pour l'Inde

Le 12 avril, c'est l'embarquement pour l'Inde sur un navire appelé *La Pauline*. Les passagers sont peu nombreux, mais le navire est une véritable petite 'arche de Noé', selon l'expression de Melchior, puisqu'il transporte pour l'île Bourbon (nom ancien de l'île de la Réunion) des chevaux, des mulets, des chiens de chasse, ainsi que des vaches à lait, des porcs, et toutes sortes d'animaux de basse-cour comme provisions pour la traversée, sans compter le fourrage et le grain pour les nourrir.

Le voyage dure presque trois mois. Le navire passe au large du golfe de Gascogne, de l'Espagne, du Portugal et de l'île de Madère, puis il longe les côtes de l'Afrique. Melchior songe sans doute à tous ces pays qui étaient alors inconnus et où les populations ignoraient

totalelement la Bonne Nouvelle du Christ, mais le moment n'est pas encore venu. Pour l'instant, la mission pour Melchior, c'est l'Inde.

Le navire continue sa route, contourne, au sud de l'Afrique, le cap de Bonne Espérance et remonte à l'est de Madagascar. Le 3 juillet au soir, le navire arrive à l'île Maurice pour décharger une partie de sa cargaison, avant de continuer jusqu'à la Réunion. A Port-Louis, nos deux missionnaires trouvent un autre navire, *La Caroline*, qui se rend à Pondichéry sur la Côte du Coromandel, au sud-est de l'Inde. Ils montent à bord et atteignent Pondichéry le 24 juillet.

À leur descente du navire, des enfants se chargent de leurs bagages et les conduisent à la mission. Ils sont arrivés, plus tôt que prévu (puisque'ils n'ont pas été obligés d'attendre un autre navire à l'Île Bourbon). C'est donc une surprise et une joie pour leurs confrères et pour Mgr Clément Bonnard, vicaire apostolique de Pondichéry.



Un temple hindou au Tamil Nadu

3. HISTOIRE D'UNE ÉVANGELISATION DIFFICILE DE L'INDE

Selon une très ancienne tradition, l'Apôtre saint Thomas serait venu évangéliser la Côte du Malabar, au sud-ouest de l'Inde. Il serait mort martyr à Méliaporé, et on montre son tombeau sous le maître-autel de la cathédrale de Madras. Jusqu'au 16^e siècle, ces chrétiens sont demeurés sous l'influence de l'Église syrienne de Mésopotamie et ont adopté ses rites liturgiques.

Les Franciscains portugais vinrent au Malabar à partir de l'an 1500 et s'établirent à Goa en 1510. Ils invitèrent *les chrétiens syro-malabars* à entrer dans l'Église catholique. Sous prétexte de réforme, ces Indiens furent fortement latinisés. Alors beaucoup préférèrent se placer sous la protection du patriarcat jacobite de Syrie, en 1653. D'où leur nom de *chrétiens de rite syro-malabar*. Leur centre le plus ancien était la ville de Goa.

Robert Nobili lance des tentatives d'inculturation

Les Jésuites arrivent en Inde en 1542, avec François Xavier, qui évangélise surtout les Paravers, pêcheurs de perles dans les différentes régions de Goa, Cochin et Madras. Un autre jésuite célèbre, Robert de Nobili, neveu de saint Robert Bellarmin, arrive au Maduré en 1606. La mission est alors en échec depuis de nombreuses années. C'est pourquoi il cherche une méthode missionnaire acceptable pour les Hindous. Il va vivre dans le quartier des brahmanes, en adoptant les vêtements et les habitudes d'un 'sannyassi', un sage pénitent. Il parle tamil et étudie le 'sanskrit', leur langue sacrée. Il s'impose diverses restrictions alimentaires, pratique la retraite et la méditation. Beaucoup d'Hindous se convertissent et, en 1608, sont célébrés les premiers baptêmes selon un rite liturgique adapté à la culture tamil.

D'autres prêtres jésuites critiquent cette méthode qui semble accorder trop d'importance à la religion hindoue au détriment de la foi catholique. Nobili doit se justifier. Ses supérieurs l'approuvent, ainsi que le pape Grégoire XV, en 1623.

À côté des ‘sannyassi’, il y a les ‘pandarams’, des religieux autorisés à fréquenter les ‘paria’, les intouchables. On peut ainsi respecter les traditions de l’Inde en créant deux catégories distinctes de missionnaires : une pour les brahmanes et une autre pour les parias. Ainsi Jean de Britto (qui sera plus tard canonisé), après s’être approché des brahmanes, obtint de servir comme ‘pandaram’ dans toute la région du Tanjore (au Tamil Nadu), mais il fut assassiné en 1693 par un fanatique.

Avec les Jésuites sont arrivés les religieux Capucins. Bientôt ceux-ci ne voient que superstitions dans les coutumes malabares et dans cette division des missionnaires en deux catégories. Dans des lettres au pape, ils dénoncent ces abus. Devant ces accusations, le pape Clément XI envoie Mgr de Tournon faire une enquête. Celui-ci condamna la pratique des pères jésuites, en 1704.



Fête hindoue devant un temple

Un serment d'obéissance aux décrets des papes

Faut-il vraiment rejeter tout ce qui est indien sous le prétexte que de nombreuses pratiques trouvent leur source dans les religions de l'Inde ? Bien des missionnaires ne le pensent pas. Certains se sentent libres de conserver les pratiques qui leur paraissent acceptables et d'agir 'en conscience pour le bien des âmes et la plus grande gloire de Dieu', comme l'aurait recommandé (en privé) le pape Clément XI. Alors, en 1734, le pape Clément XII répond à ces doutes pratiques qu'on lui a présentés. Il adoucit certains points de la condamnation de Mgr de Tournon et en explique d'autres.

De nouvelles dénonciations arrivent encore de l'Inde. Alors Clément XII publie en 1739 la lettre '*Concredita nobis*'. Il exige une obéissance entière : chaque missionnaire doit promettre d'obéir aux décrets des papes, sous peine de sanctions graves. En 1744, par la constitution '*Omnium sollicitudinum*', le pape Benoît XIV interdit toutes les cérémonies superstitieuses. Les missionnaires doivent prononcer un serment d'obéissance et de fidélité à ce décret. En imposant ce serment, Rome veut éviter que les chrétiens conservent des usages païens et superstitieux, qui donneraient l'impression qu'on peut rester attaché à la religion hindoue, tout en se proclamant chrétien.

L'application de ce décret rencontre une vive résistance. Où finissent les habitudes dictées par la culture et où commencent celles qui sont dictées par la superstition ? En effet, dans la pensée des Indiens, il est à peu près impossible de dissocier religion et culture. Voilà pourquoi l'évangélisation de l'Inde est pratiquement bloquée, et beaucoup de chrétiens se tournent vers le rite syro-malabar, dans lequel ils se sentent plus à l'aise.

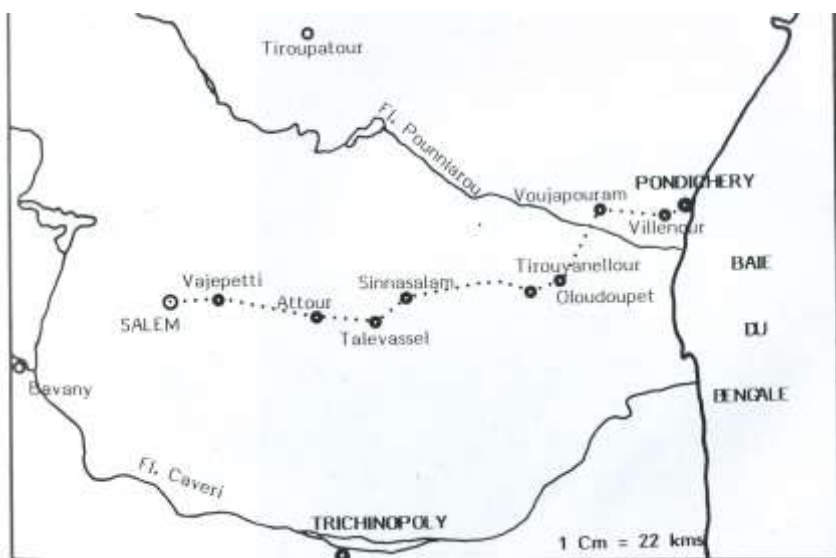
Telle est l'ambiance difficile et décourageante qui règne quand arrivent les prêtres des Missions Étrangères, et en particulier Melchior de Marion Brésillac. Certains missionnaires veulent prendre une attitude ferme sans aucune concession. D'autres prêchent l'apaisement et sont prêts à faire quelques concessions si cela est possible. Le drame de Melchior sera un perpétuel tiraillement entre beaucoup de tolérance missionnaire et une grande fidélité au Saint-Siège de Rome.

4. À PONDICHÉRY, PUIS À SALEM (1842-1843)

Arrivé à la fin du mois de juillet 1842 à Pondichéry, Marion Brésillac va y rester six mois. Avec son confrère, le père Triboulot, il apprend la langue du pays. Dans ce but, un chrétien du nom de Gnanadicasamy vient chaque jour, matin et soir, leur donner des leçons de tamil et les initier aux nombreuses coutumes du pays.

Vicaire dans le district de Salem

En février 1843, le vicaire apostolique de Pondichéry, Mgr Bonnard, nomme Marion Brésillac vicaire à Salem, un district (on dira plus tard : paroisse) situé à 200 km à l'ouest de Pondichéry. Le père Triboulot est nommé à Coimbatore. Ils font le voyage ensemble et un autre confrère, le père Roger qui rentre chez lui, les accompagne pendant deux jours. Pour arriver à Salem, on met huit jours, et ce voyage se fait avec des charrettes tirées par des bœufs, pour les voyageurs et leurs bagages.



Mgr Bonnard a demandé à deux séminaristes d'accompagner ces deux nouveaux missionnaires, en qualité de 'disciples', car les prêtres européens manquent d'expérience. Marie-Xavery, qui devient le 'disciple' de Brésillac, est un bon séminariste, le seul qui montre des signes d'une vraie vocation au sacerdoce. Il appartient à une haute caste, mais il est capable de ne pas suivre toutes les idées en vigueur dans sa caste. Par ailleurs, il est courageux et résistant, capable de marcher sur de longues distances.

Arrivé à Salem, Marion Brésillac trouve un presbytère couvert de chaume qui n'a qu'une porte pour ouverture, mais il est heureux de ce petit 'chez soi'. Son curé, le père Joseph Fricaud, est en tournée et lui fait dire de le rejoindre à Coviloor, près de Darapouram.

De mars à juin, Melchior visite les villages du district, tout en revenant souvent à Salem. Il va jusqu'à Tiroupatour, à 150 km au nord-est de Salem pour les cérémonies de la Semaine Sainte et les fêtes de Pâques.

Là, Marion Brésillac tombe malade. Son confrère, le père Roger, qui est dans un district voisin, l'apprend et vient le visiter, accompagné de cinq nouveaux 'disciples' qu'il a recrutés depuis son départ de Pondichéry. De son côté, Marion Brésillac est avec Marie-Xavery, le fils du catéchiste de Tiroupatour, qu'il a adopté.

Les deux prêtres se disent qu'ils ont maintenant assez de candidats pour former le noyau d'un séminaire. Ils demeurent ensemble quelques jours et ils ont le temps d'échanger leurs idées sur la nécessité d'un clergé indien.

Comment respecter la caste et le serment de fidélité ?

Ils parlent aussi du système de la caste. Pour le père Roger, les missionnaires doivent observer les coutumes de la caste, même si cela les oblige à vivre comme des parias au milieu des parias. Marion Brésillac est d'accord, mais il se demande comment agir en respectant les termes du serment de fidélité qu'ils ont prononcé avant de quitter Pondichéry. Pour le père Roger, il convient d'interpréter le serment de façon aussi large que possible, mais Melchior sent que, en conscience, il ne peut pas toujours aller aussi

loin que son confrère. L'un et l'autre pensent que le Saint-Siège devrait accorder maintenant plus de tolérance dans la pratique de la pastorale missionnaire.

Après la Pentecôte, Melchior revient à Salem, où il se repose tout le mois de juillet. Il est toujours accompagné de son disciple Marie- Xavery. Dans le livre de ses souvenirs, il écrit : *« J'étais excessivement content de mon disciple Marie-Xavery [...] Il était plein de bons sentiments, d'une grande piété, ayant d'ailleurs beaucoup d'intelligence et, ce qu'il y avait de plus remarquable, un souverain mépris pour toutes les absurdités de la caste. Il observait extérieurement tout ce que nous devions observer nous-mêmes d'après la tolérance reçue, mais il m'avait donné des preuves certaines qu'il n'y tenait nullement dans son cœur. »*

Melchior commence à lui donner quelques notions de philosophie. Et il rêve : si on avait comme prêtres des hommes ayant les qualités de Marie-Xavery, que de choses seraient possibles ! Ils parleraient la langue parfaitement. Au sujet des coutumes, ils sauraient ce qui est réellement païen et ce qui est purement social. Ils seraient capables d'aider progressivement les gens à passer par-dessus les barrières de la caste. Eux seuls seront capables d'amener la population à la foi de l'Évangile.

D'août à décembre, Melchior entreprend une seconde grande tournée dans le district de Salem. Il va jusqu'à Coulavourampatty, de l'autre côté du fleuve, le 'Caveri', et même à Carumattampatty, où il retrouve plusieurs de ses confrères venus des districts voisins, pour célébrer la fête du Rosaire, le 7 octobre 1843. Puis il repart visiter les villages et revient à Salem pour les fêtes de Noël et du 1^{er} janvier.

L'annonce d'un synode

Au mois de septembre, Mgr Bonnand a annoncé à tous les missionnaires qu'il convoquait un synode pour le mois de janvier 1844. Pour préparer le synode, il a envoyé un questionnaire sur la formation des catéchistes, le mouvement de conversion à lancer auprès des païens, les coutumes païennes encore tolérées dans les différentes missions, la liste des cérémonies de mariage observées



La cathédrale de Pondichéry

par les païens et les chrétiens, des recherches sur le ‘pottou’ (ces marques que les Hindous portent au front comme signes de purification et de protection). Quel habit les missionnaires doivent-ils porter en Inde? Que faire pour favoriser les vocations au sacerdoce? Quels livres en tamil faut-il imprimer en priorité? Ce questionnaire réjouit les plus jeunes missionnaires, tel Marion Brésillac, car ils pensent que le vicaire apostolique va pouvoir prendre des décisions qui vont rendre l’Église plus conforme aux attentes des Indiens.

Le 8 janvier 1844, Melchior se met en route pour Pondichéry. Il s’y rend directement en traversant les montagnes de Tiroupatour. Son cher séminariste Marie-Xavery l’accompagne toujours. Après six jours de voyage, il arrive à Pondichéry pour participer au synode dont les travaux ont été préparés par son ami le père Jean Luquet, arrivé en Inde quelques mois plus tôt.

5. LE PROBLEME DES CASTES EN INDE

Auprès de Gnanadicasamy, le père de Brésillac a commencé à apprendre la langue tamil. Il s'est aussi initié aux coutumes du pays et il a découvert comment païens et chrétiens regardaient les missionnaires. Ce fut un choc terrible quand Marion Brésillac apprit que les missionnaires étaient mal aimés, que les païens les méprisaient et que les chrétiens n'avaient guère d'affection pour eux.

Le système des castes dans la société indienne

Les lois de la caste expliquaient grandement cette désaffection. En Inde, toute la société est divisée, de façon claire et pour toujours, en différentes catégories de castes dont voici les quatre principales : les brahmanes ; les guerriers ; les marchands et les artisans ; les serviteurs, paysans et travailleurs. Les brahmanes, sortis de la tête Brahmâ, sont la tête pensante de la nation. Les guerriers, sortis de ses épaules, sont les bras de la nation. Les marchands et les artisans, sortis de ses cuisses, sont les jambes de la nation. Les serviteurs et la masse des paysans et des travailleurs, sortis de ses pieds, sont les pieds de la nation.

Ces castes se subdivisent en beaucoup d'autres. En aucun cas, on ne peut passer d'une caste à l'autre. On ne peut se marier qu'à l'intérieur de la même caste. Le plus grand châtiment est d'être chassé de sa caste, car il n'est pas possible d'être reçu dans une caste inférieure. Un homme sans caste n'est plus vraiment un homme !... Aussi pour un Indien, rien de plus terrible que de perdre sa caste : c'est se couper de sa famille et de ses amis.

Les parias ou intouchables, appelés 'dalit' sont les gens au plus bas de l'échelle sociale. Ils n'appartiennent à aucune caste, ils sont des 'hors castes'. Ils ne sont pas issus de Dieu, donc le moindre contact avec eux est une souillure. Ils sont nombreux et ont aussi leurs coutumes auxquelles ils sont très attachés.

Un paria ne peut jamais entrer dans la maison des gens de caste. Il doit se tenir à distance et ne jamais les toucher. Si quelqu'un entre dans la maison d'un paria, ou mange un plat préparé de ses

mains, ou boit l'eau de son puits, cela suffit pour être chassé de sa caste ! Chacun connaissait exactement sa position dans la société et en était satisfait. Mais l'arrivée du christianisme et la conversion de nombreux parias voulaient tout bouleverser.

Des difficultés pour l'évangélisation

Quand un Indien devenait chrétien, il voulait absolument conserver sa caste. De là venaient beaucoup de difficultés avec les missionnaires qui, eux, voulaient ne tenir aucun compte des barrières entre les différentes castes ou entre les gens de caste et les parias.

Les missionnaires employaient à leur service des parias, car seuls ces derniers acceptaient de travailler pour eux. Mais cela rendait les missionnaires impurs. Les missionnaires accueillaient les parias dans leurs églises et dans leurs maisons. Ils visitaient les parias chez eux et ensuite allaient visiter un chrétien de caste, lui causant ainsi une humiliation publique. Non seulement les païens étaient méfiants et hostiles, mais les chrétiens eux-mêmes évitaient les missionnaires et ne les appelaient que dans des cas d'extrême nécessité.

Pour venir à la messe, les chrétiens demandaient qu'il y ait des églises séparées pour les chrétiens parias et pour les chrétiens de caste, ou au moins qu'il y ait un mur de division de presque deux mètres de haut, au centre de l'église, ou que les parias restent en dehors de l'église.

Ils demandaient que le prêtre ne distribue pas à la main la communion aux gens de caste, mais à l'aide d'un instrument, qu'il y ait des ciboires différents pour les gens de caste et les parias, que le prêtre distribue la communion d'abord aux gens de caste, et seulement après aux parias. Si les parias sont dehors, que le prêtre sorte en dehors de l'église pour la leur donner. Si ces demandes n'étaient pas satisfaites, les chrétiens menaçaient de ne plus venir à l'église ou d'appeler les prêtres syro-malabars de Goa !

Ces « coutumes malabares » avaient donc des retombées sur toutes les cérémonies religieuses à l'église : la messe et l'administration de tous les sacrements. De plus, il était impossible

d'admettre à l'intérieur des mêmes écoles et des séminaires des gens de caste et des parias.

Le père de Brésillac s'interroge

Alors, que faire devant le système des castes et les coutumes malabares ? Pour Marion Brésillac, la réponse lui vient de ce laïc chrétien, Gnanadicasamy : « *Mon Père, vous qui avez déjà fait de si grands sacrifices, qui avez quitté votre pays, votre père, votre mère, pourquoi ne vous soumettez-vous pas encore à un autre sacrifice qui serait si utile, celui d'adopter en tout les usages indiens ?* »

Tout cela amène notre jeune missionnaire à réfléchir. Il se sent attiré par le mode de vie qu'avait adopté, deux cents ans plus tôt, le père jésuite Robert de Nobili. Celui-ci avait laissé sa soutane noire et ses chaussures de cuir pour adopter le costume et les sandales de bois des gens du Maduré. C'est à partir de ce moment que Robert de Nobili commença à faire des conversions. Tous les pères jésuites avaient suivi son exemple : ils s'habillaient, mangeaient et vivaient le plus possible à la manière des Indiens. Cela leur imposait peut-être des souffrances, mais les gens les aimaient et leurs missions étaient florissantes.

Alors pourquoi eux, prêtres des Missions Étrangères, n'adoptaient-ils pas une attitude semblable ? Mais d'abord, avait-on le droit d'agir ainsi, après avoir fait le serment d'observer le décret du pape Benoît XIV, datant de 1744 ? D'autant plus que chaque missionnaire avait pris l'habitude, à la suite du soi-disant propos du pape Clément XI, de se sentir libre de voir, de juger et d'agir selon sa propre manière.

6. LE SYNODE DE PONDICHERY (1844)

Ce synode de 1844 est un événement très important de l'histoire des missions en Inde. Ce synode, c'est l'assemblée de tous les missionnaires autour de leur évêque pour étudier un certain nombre de problèmes de pastorale qui se posaient dans leur vicariat apostolique.

Cette assemblée va durer presque un mois : du 18 janvier au 13 février 1844. Trois prêtres du pays et vingt-cinq missionnaires se réunissent autour de Mgr Clément Bonnard et de son coadjuteur qui venait d'être nommé : Mgr Louis Charbonnaux. Le père Joseph Bertrand, jésuite, supérieur de la mission du Maduré, y participe aussi. Plusieurs sujets importants vont être étudiés à ce synode.

On cherche comment développer l'œuvre du clergé indigène

C'est une question difficile, car les jeunes missionnaires et les anciens ont des points de vue souvent différents.

On étudie d'abord le cas du séminaire : il faut le réformer et l'adapter au milieu indien. On demande aux missionnaires de chercher des jeunes gens qui manifestent des signes de vocation : que les missionnaires les prennent avec eux comme 'disciples' avant de les envoyer au séminaire. On entérine la réforme que le P. Leroux (le supérieur du séminaire) a faite : d'accepter des élèves externes, faisant du séminaire un séminaire-collège. Il est entendu qu'on donnera un statut spécial à ceux qui se destinent à la prêtrise. On décide alors d'agrandir le séminaire. On va y nommer deux missionnaires et un prêtre indien.

On souhaite que les missionnaires consacrent davantage de temps à l'instruction et à l'éducation des enfants dans les stations, et que la mission ouvre des écoles catholiques dans les villes et les villages.

On parle de la pastorale des chrétiens et des méthodes d'évangélisation

On cherche à préciser les limites du vicariat de Pondichéry et du futur vicariat du Maduré où sont établis les Jésuites. La question est assez délicate, à cause de la présence du père Bertrand, leur supérieur qu'on a invité à participer au synode.

On aborde le difficile problème de la conversion des non chrétiens

On passe alors en revue quelques cas concrets de pastorale pratique. Mais on refuse d'aborder le problème des castes et des coutumes malabares, pour ne pas réveiller de vieilles querelles qui durent depuis plus d'un siècle.

Marion Brésillac, comme les autres jeunes missionnaires, s'est montré chaud partisan d'un séminaire bien pensé, qui puisse former de bons prêtres. Au milieu du synode, le 3 février, Mgr Bonnand nomme Marion Brésillac supérieur du séminaire-collège de Pondichéry. Cette nouvelle étonne l'intéressé et lui fait peur. N'est-il pas trop jeune, plus jeune que les autres confrères nommés au séminaire ? Dans une lettre qu'il remet à Mgr Bonnand, il présente par écrit les raisons qui le font hésiter à accepter cette responsabilité. Il n'a pas encore deux ans de présence en Inde et il ne maîtrise pas assez la langue tamile. Aussi demande-t-il six mois de délai. Par ailleurs, s'il doit être nommé supérieur, il veut être libre, et non pas soumis aux pressions des anciens missionnaires résidant à Pondichéry, comme l'ont été ses prédécesseurs. Il devra dépendre seulement de l'évêque.

Malgré cette demande écrite, Mgr Bonnand le confirme à ce poste de supérieur du séminaire. La reprise des cours est toute proche : le 15 février.

Quand le synode s'achève (le 13 février), c'est avec appréhension et une certaine tristesse qu'il renonce à son travail de missionnaire à Salem pour se préparer à porter le fardeau de ses nouvelles responsabilités dans la formation du clergé indien.

7. SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE PONDICHÉRY (1844-1846)

Le 15 février 1844, c'est l'ouverture du séminaire-collège : 89 élèves s'inscrivent, alors qu'ils n'étaient que 8 l'année précédente.

Le père de Brésillac va rencontrer de nombreuses difficultés : méfiance des élèves et de leurs parents, craignant qu'on attaque les coutumes de la caste ; préjugés de plusieurs de ses confrères ; la réserve de son évêque, Mgr Bonnand, et l'opposition clairement marquée de l'évêque coadjuteur, Mgr Charbonnaux.

Donner aux élèves une solide formation

Marion Brésillac lance des cours d'anglais, de mathématiques, de sciences, d'histoire, de géographie, de latin et de grec. Il institue des notes de bonne conduite, les bonnes et les mauvaises places et bien d'autres moyens pour créer une émulation entre les élèves. Les chrétiens tamils sont contents de voir que le nouveau supérieur a vraiment l'intention de donner à leurs enfants la meilleure instruction possible.

Ces jeunes étudiants sont évidemment conditionnés par une multitude de pratiques imposées par la caste. Alors, comment donner une formation adaptée à ceux qui veulent parvenir au sacerdoce ? Si durant leur formation, ils pouvaient être délivrés des tabous et coutumes de la caste, alors plus tard, comme prêtres, ils pourraient à leur tour aider les gens à s'en libérer.

Tout le monde surveille le nouveau supérieur : prêtres malabars, élèves, maîtres, domestiques, même les gens de l'extérieur. En effet si un individu est offensé, l'injure retombe sur toute la caste.

Incidents et réussites au séminaire

Plusieurs incidents vont se produire. Ainsi, un jour de fête, lui et son confrère, le père Jean-Marie Leroux, prennent leur repas à une table voisine de celles des élèves. Voyant que ceux-ci n'avaient pas de dessert, Marion Brésillac prend un ananas, le coupe en

tranches et le distribue. Bien vite, il remarque que ses élèves s'en débarrassent comme ils peuvent. C'est que le couteau et l'assiette étaient impurs, ayant servi à la table des Pères ! À la suite de cet incident, une dizaine d'élèves se retirent du séminaire, mais on les laisse partir sans regret.

D'autres incidents arriveront au petit séminaire, soit à Pondichéry, soit plus tard à Carumattampatty. Un jour, alors qu'il est à Coimbatore, Mgr de Brésillac demande que, de Carumattampatty, on puisse lui apporter des ornements liturgiques dont il a besoin. En l'absence du supérieur, le père Pierre Métral, un confrère, arrivé d'Europe et ne connaissant pas les coutumes, charge Aroulnadem, un séminariste, de porter le colis. Mais c'était violer les coutumes qui exigeaient que ce soit un porteur qui se charge de ce service et non un séminariste de noble caste. Aroulnadem est prêt à obéir, mais le maître de tamil s'y oppose et s'offre à le remplacer. Grand émoi au séminaire, car deux pères accusent Aroulnadem de ne pas s'être chargé lui-même du colis. Ils réclament pour lui une punition. Ils obligent l'évêque à retarder Aroulnadem à la cérémonie de la tonsure qui accompagnait la prise de soutane. Mgr de Brésillac souffre devant cette sanction qu'il juge trop sévère, mais Aroulnadem accepte et parviendra au sacerdoce.

À Pondichéry, l'année scolaire se déroule sans histoire. On organise alors une brillante distribution des prix pour la joie des élèves et la bonne renommée du séminaire.

Supérieur et professeur

Le père de Brésillac va être supérieur du séminaire pendant un peu plus de deux ans. En même temps, il donne quelques cours. Il se lève toujours avant cinq heures du matin et travaille le soir à la lumière d'une bougie, dans un climat souvent pénible. Certains de ses confrères le critiquent et l'évêque coadjuteur ne l'estime pas beaucoup.

Tout cela l'afflige et parfois le décourage. Alors il prie son Seigneur, lui confiant sa peine, et chaque fois, il se remet au travail avec courage.



Le séminaire-collège de Pondichéry

8. HISTOIRE DE SA NOMINATION ET DE SON ORDINATION ÉPISCOPALE (1845-1846)

Le 21 mai 1844, Mgr Bonnard envoie un de ses missionnaires, le père Jean Luquet, à Paris et à Rome, pour présenter les travaux et les décisions du synode, et pour en expliquer les raisons aux cardinaux de la Propagande, qui sont chargés d'en vérifier l'orthodoxie. Le père Luquet est un homme très zélé et efficace pour gérer les affaires des missions. Quelqu'un dira de lui : « Il fait en six mois ce qu'un autre ne ferait pas en cinquante ans ! » Aussi des résultats concrets ne tardent pas à arriver jusqu'à Pondichéry.

Une nomination à l'épiscopat refusée

Des lettres provenant de Paris et de Rome arrivent à Pondichéry le 29 juin 1845, le jour même où Mgr Bonnard ordonne évêque son coadjuteur Mgr Charbonnaux. Le lendemain de cette fête, Mgr Bonnard appelle le père de Brésillac et lui annonce qu'il est nommé évêque pour le pro-vicariat de Coimbatore. Cette nouvelle surprend Melchior et l'empêche de dormir toute la nuit, car il y voit l'intervention de son ami Jean Luquet dans cette nomination.

Le père de Brésillac reçoit quelques lettres de félicitation. Ainsi le père Joseph Fricaux, son vieux curé de Salem, lui écrit : « *La nouvelle qui m'a fait le plus tressaillir, c'est votre nomination. Ah ! Mon vicaire, mon cher vicaire, venez, venez promptement !... Je crois que cette fois, la miséricorde divine est descendue sur l'Inde. Voilà mes vœux accomplis !* »

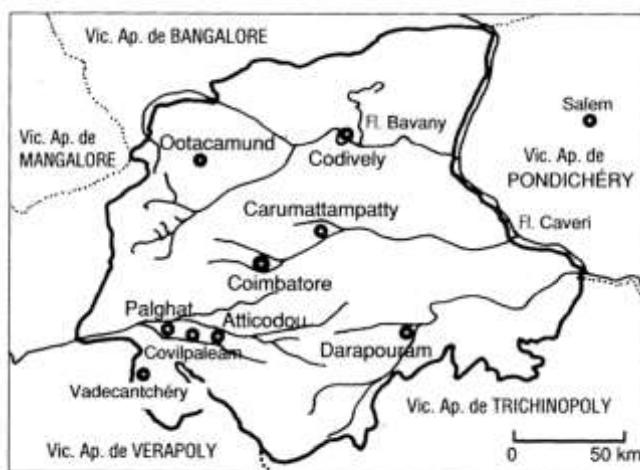
D'autres confrères ne sont pas contents de cette nomination : le père de Brésillac n'a que 32 ans, seulement trois ans d'expérience missionnaire et il ne connaît pas encore parfaitement le tamil. Tous accusent Jean Luquet de faire ce qu'il veut, sans même consulter son évêque, et d'avoir ainsi favorisé son ami.

Le père de Brésillac garde le silence pour laisser faire le Seigneur et le temps. Ses confrères lancent des attaques répétées contre Jean Luquet. À l'égard du père de Brésillac, ils gardent le silence. Ils sont peut-être davantage fâchés de la manière dont il a été élu que de son élection elle-même.

Le père de Brésillac demande conseil à Mgr Bonnand qui lui propose de refuser l'épiscopat. Alors le 25 septembre 1845, il fait savoir, dans une lettre adressée à Mgr Bonnand et à Mgr Charbonnaux, qu'il n'accepte pas l'épiscopat. Le lendemain, il transmet la même information à Rome et renvoie ses bulles de nomination par l'intermédiaire du Séminaire de Paris.

S'il refuse l'épiscopat, ce n'est pas qu'il doute de la légitimité de son élection, ni par humilité, c'est avant tout à cause de l'opposition de ses confrères. Quand ceux-ci apprennent sa démission, ils louent sa sagesse qui lui a fait admettre qu'il n'a pas assez d'expérience pour être évêque en des circonstances aussi difficiles.

Les supérieurs de Paris bloquent la lettre du père de Brésillac et ne la transmettent pas à Rome. Ils adressent des reproches à Mgr Bonnand, en déplorant l'injustice criante des missionnaires qui, par leur conduite, ont forcé le père de Brésillac au refus de l'épiscopat.



LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE COIMBATORE

Mgr de Brésillac accepte et se prépare

Le temps passe. Ne sachant que faire, Marion Brésillac réunit les huit confrères présents à Pondichéry et leur demande s'il doit accepter ou refuser l'épiscopat. Ils doivent décider, et Brésillac se retire pour leur laisser plus de liberté. Après avoir échangé entre eux, ils votent. Tous les bulletins, sauf une abstention, sont positifs. Ses confrères sont donc d'accord pour que le père de Brésillac accepte l'épiscopat.

Le père de Brésillac choisit alors comme consécrateur principal Mgr Bonnand. En accord avec ce dernier, il contacte les deux évêques qu'il souhaite pour assister Mgr Bonnand durant cette cérémonie, puis il fixe le lieu et la date de son « sacre » comme on disait alors. Le 11 août 1846, il annonce à Rome que son ordination épiscopale aura lieu le 4 octobre. Pour s'y préparer, il se retire au village d'Ariancoupam, près de Pondichéry, pour une retraite de plusieurs jours entre le 8 et 16 septembre. Le 18 septembre, il célèbre sa messe d'adieu en présence de ses élèves du séminaire-collège, mais plein d'émotion, il ne peut retenir ses larmes.

Il aurait bien voulu emmener avec lui un ou deux séminaristes, les plus avancés dans l'étude et la vie spirituelle, par exemple Aroulnadem ou Pakianaden, afin de créer un bon esprit dans le séminaire qui a été récemment lancé à Coimbatore par le père Jarrige, mais on ne le lui accorde pas. Il les laisse donc, ainsi que son ancien 'disciple' Marie-Xavery, qui sera ordonné prêtre en juin 1850, et ainsi que Gnanapragassam, originaire de Karikal.

Le 19 septembre, Mgr de Brésillac quitte Pondichéry, accompagné de Mgr Bonnand. Ils arrivent à Salem, et Mgr Charbonnaux les rejoint. Le jeudi 1^{er} octobre, ils sont à Carumattampatty (à 25 km de Coimbatore). C'est là que va se dérouler son ordination, car cette localité abrite la seule église digne de ce nom dans tout le nouveau vicariat. Bientôt arrivent Mgr Martini, vicaire apostolique de Verapoly, et le père Alexis Canoz, jésuite nommé vicaire apostolique du Maduré.

La maison servant de palais épiscopal ne dispose que de trois petites chambres. Or ils sont trois évêques et deux autres qui viennent d'être nommés. Mgr de Brésillac réussit à convaincre ses

confrères que la vie en commun a des charmes. Pour les prêtres, on dresse dehors un apatam couvert de feuilles de palmier et on leur fait un lit de bonne terre, recouvert de sable fin, sur lequel on place pour chacun une natte et un oreiller.



L'église de Carumattampatty

Le dimanche 4 octobre 1846, en la solennité de Notre-Dame du Rosaire, c'est l'ordination épiscopale au milieu de l'allégresse de toute la population qui n'a jamais vu une si grande cérémonie religieuse.

Après la cérémonie, les chrétiens viennent rendre hommage à leur nouvel évêque. Ils lui apportent des fruits, du riz et beaucoup d'autres offrandes, avec accompagnement de pétards, de tambours et de fanfare. Après la fête, le calme revient autour de l'église de Carumattampatty. Tous ses confrères retournent chez eux laissant le nouvel évêque en compagnie de ses trois évêques consécrateurs : pendant quelques jours, ils vont passer en revue les problèmes qu'ils ont en commun.

9. UN ÉVÊQUE SOUS LE SOLEIL INDIEN (1847-1848)

Le pro-vicariat de Coimbatore ne compte alors que quatre prêtres pour administrer 12 000 chrétiens dispersés dans de nombreux villages et hameaux : le pro-vicariat tient dans une circonférence d'environ 100 kilomètres de rayon.

Des fêtes de Noël aux fêtes de Pâques

Le jeune évêque s'emploie d'abord à se perfectionner en tamil et à faire connaissance avec les gens de Carumattampatty. Pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An, il se rend à Ootacamund, au nord-ouest de Coimbatore, une ville construite dans les monts Nilgiris, dont le sommet atteint 2 637 mètres. Cette ville ne comporte pas alors de prêtre résident, mais elle compte un noyau de catholiques. C'est une station climatique (vu son altitude), qui accueille un bon nombre d'Anglais qui viennent s'y reposer des chaleurs torrides du pays.

Là, il demande au P. Laugier de l'y rejoindre pour y demeurer. Dans les premiers jours de janvier 1847, Mgr de Brésillac revient seul à Carumattampatty. Par manque de professeur, il fait lui-même la classe aux jeunes élèves de son école-séminaire. Il sait se faire estimer d'eux et discerne alors chez quelques-uns des signes de possible vocation sacerdotale.

En février éclate une épidémie de choléra. Mgr de Brésillac renvoie ses élèves afin de pouvoir visiter les malades et assister les mourants. Pour les fêtes de Pâques, les chrétiens sont nombreux à se rassembler autour de leur évêque. À cette époque, il nomme le père Pierre Métral pour s'occuper de son école-séminaire.

Il entreprend plusieurs voyages au sud de l'Inde

Le 14 mai, il quitte Carumattampatty pour se rendre à Vérapoly, sur la côte ouest de l'Inde, pour participer à l'ordination épiscopale de son voisin, Mgr Bernardino Baccinelli, nommé au pro-vicariat de Quilon. À l'aller comme au retour, il passe par Palghat, Mélarcodou, Vadécantchery, Trichour et Palipouram. Dans le vicariat de Vérapoly, il entre en contact avec le clergé noir de rite syro-malabar.

Il est très satisfait de ce qu'il observe : cette rencontre renforce sa décision de former de nombreux prêtres autochtones.

En juin, Mgr de Brésillac se rend à Trichinopoly, avec un de ses missionnaires, le père Jean-Louis Pacreau, pour participer à l'ordination épiscopale d'un autre voisin, un jésuite, Mgr Alexis Canoz.

Les voyageurs passent par Codively, s'y arrêtent pour célébrer le dimanche. En effet l'évêque tient à prier sur la tombe de son confrère, le père Triboulot (avec qui il avait fait le voyage de France en Inde, d'avril à juillet 1842), décédé trois ans auparavant, du choléra. Puis les deux voyageurs descendent en radeau le long des fleuves Bavany et Caveri. Ce radeau, appelé *Parissou*, est une espèce de panier recouvert extérieurement de peaux de buffle. C'est un mode de transport pratique, mais parfois dangereux à cause des rochers rencontrés au milieu du fleuve.

L'ordination épiscopale de Mgr Canoz a lieu le 29 juin. Au début juillet, Mgr de Brésillac retourne dans son diocèse : il fait ce voyage sur une mauvaise charrette tirée par un vieux cheval acheté sur place.

En juillet 1847, Mgr de Brésillac s'installe à Coimbatore, ville appelée à prendre de l'importance et mieux placée pour y établir le centre d'un diocèse. Il y achète une petite maison de trois pièces dont l'une sert de chapelle pour les quelques chrétiens de la ville. Autour de la maison, se trouve un jardin, véritable lieu de calme et de paix. Trois nouveaux missionnaires arrivent de France en 1847, et deux autres en 1848, affectés dans le pro-vicariat.

Au cours de l'année 1848, l'évêque visite systématiquement son vicariat, à commencer par le secteur de Palghat et Atticodou, puis les autres districts. À chaque fois il revient à Carumattampatty, mais son lieu de résidence est maintenant Coimbatore.

Il prêche une retraite aux missionnaires

Son voisin, Mgr Bonnard, organise un second synode pour les prêtres de son vicariat apostolique de Pondichéry. Il demande à Mgr de Brésillac de venir y prêcher la retraite d'ouverture de ce synode. Le 8 octobre, celui-ci part à Pondichéry. Du 15 au 22

janvier 1849, il prêche cette retraite aux missionnaires : celle-ci comporte 14 conférences, 7 méditations et 6 examens de conscience, qu'il a entièrement écrits. À partir de l'Évangile, de l'exemple des Apôtres et de la vie chrétienne des débuts de l'Église, Mgr de Brésillac dégage une spiritualité missionnaire remarquable. Mgr Charbonnaux, vicaire apostolique de Bangalore, qui n'a pas l'habitude de louer son confrère, n'hésite pas à dire : *« Il a été sublime, clair, pratique. Jamais je n'avais lu, ni entendu mieux commenter, expliquer l'abnégation de soi-même et la nécessité de porter la croix en général et sa propre croix en particulier. Je ne redoute qu'une chose, c'est que ces instructions supposent une perfection à laquelle nous paraissions en général peu habitués. »*

Mgr de Brésillac est présent aux discussions du synode, mais sans participer aux votes, n'étant plus du vicariat de Pondichéry. Il constate l'intérêt que tous expriment pour la formation d'un clergé local, car tous les rapports étudiés au synode sont adoptés. Malheureusement il est impossible à l'assemblée d'étudier les problèmes urgents posés par les pratiques de la caste. Mgr de Brésillac le regrette et retourne à Coimbatore avec les mêmes questions qui vont le tourmenter pendant les cinq années à venir.



La cathédrale de Coïmbatore

10. UN EVÊQUE FACE AU SYSTÈME DES CASTES

Mgr de Brésillac visite sans cesse son vicariat, mais malgré ses efforts, malgré le dévouement de ses missionnaires, la conversion des païens est pratiquement arrêtée : seulement une cinquantaine de conversions en un an pour tout le vicariat ! Les communautés chrétiennes nombreuses et florissantes d'autrefois ont diminué. Beaucoup s'opposent aux méthodes des missionnaires européens et font appel aux prêtres de Goa !

Face aux erreurs du passé, face à un avenir sans espérance, Mgr de Brésillac revient sans cesse à la même conclusion : il est temps que l'Église abandonne le 'laisser-aller' qui est malhonnête et sans profit pour adopter de nouvelles attitudes, de nouvelles méthodes.

La raison de ce déclin des missions en Inde



Mgr de Brésillac distingue deux causes principales : d'abord les préjugés de supériorité des gens de race blanche envers les Noirs. Ce complexe de supériorité est à l'origine de l'échec de l'Église dans la tentative de former et d'ordonner des prêtres indiens. Maintenant le problème n'est plus de savoir si on doit ordonner des prêtres indiens, mais de chercher la manière de former les séminaristes et les préparer à devenir prêtres.

La deuxième cause de ce déclin est la fidélité tenace des Indiens au système de la caste. La question des coutumes malabares est impossible à résoudre. Il en est ainsi depuis 150 ans, car le système de la caste est au cœur de la culture et de la vie en Inde. Ce système a empêché l'Inde de tomber dans la barbarie et lui a permis de se constituer en une vraie nation. Sans doute ce système a-t-il de nombreux et grands inconvénients, mais il

comporte aussi des avantages.

C'est vrai, Mgr de Brésillac souffre de la discrimination dont les parias sont l'objet, surtout quand il doit sortir de l'église pour leur distribuer l'Eucharistie, sacrement de l'amour et de la fraternité. Pourtant, pour lui, ce système n'est pas plus mauvais que les divisions de classes sociales en Europe. D'ailleurs un homme de caste ne viole pas sa propre loi s'il donne des signes de respect à un paria. Sans doute le système de la caste engendre-t-il bien des abus, mais est-il vraiment opposé à l'essence même de la charité ?

En dehors de la question des avantages et des inconvénients de la caste, ce qui préoccupe Mgr de Brésillac, c'est la conduite des missionnaires face à ce système. Les règles données par Rome depuis plus d'un siècle ne donnent pas satisfaction : il est urgent de faire une nouvelle étude des coutumes malabares.

Mgr de Brésillac se pose de nombreuses questions que nous pouvons ramener à trois questions essentielles :

1. Parmi les coutumes interdites jadis par Rome, certaines ne méritent plus d'être interdites. À ses yeux, ces coutumes relèvent de la culture héritée de la tradition et des conventions sociales : elles ne sont plus perçues comme des pratiques religieuses. Il convient donc de les étudier à nouveau, afin de parvenir à faire lever les interdictions qu'on aura reconnues sans fondement. C'est sa profonde opinion, mais il est prêt à se soumettre aux décisions de Rome.

2. Parmi les coutumes, non explicitement interdites, il en est qui mériteraient d'être condamnées : certaines pratiques autorisées ne sont-elles pas aussi superstitieuses que celles qui ont été expressément condamnées ? Les missionnaires ont entre eux une grande diversité d'opinions sur ce sujet : les uns acceptent certaines pratiques que les autres refusent. Les plus anciens, comme Mgr Bonnard, préfèrent interpréter avec rigueur le décret du pape de 1744, en admettant une certaine tolérance, tandis que les plus jeunes, comme Mgr de Brésillac, désirent eux aussi une plus grande tolérance, mais se sentent gênés par le serment qu'ils ont prononcé, à leur arrivée en Inde, et préfèrent respecter scrupuleusement les termes de ce décret. Mgr de Brésillac estime qu'il faut étudier le

fond et l'esprit de ces pratiques pour que Rome puisse apporter de nouvelles directives qui assureront plus d'uniformité dans la pastorale en Inde.

Mgr de Brésillac réfléchit aux pratiques et aux façons d'agir des Indiens à l'occasion des mariages. Voici quelques exemples entre beaucoup d'autres. Une fille peut-elle être mariée à 12 ou 13 ans, comme le veut la coutume ? Une jeune fille peut-elle être mariée à son cousin germain, comme l'autorise la coutume ? Ou encore, une femme peut-elle porter un 'tali', un médaillon, à son habit, comme signe qu'elle est mariée, avant même de se présenter à l'Église ? N'est-ce pas laisser croire que le mariage célébré à l'Église suit les mêmes règles que le mariage traditionnel qui, lui, n'est pas irrévocable ? Une chrétienne peut-elle se servir de la poudre de santal pour se tracer un 'pottou', un petit cercle rouge au front, selon la coutume ? N'y a-t-il pas de la superstition dans cet usage ? Et à propos des sépultures, éviter de porter à l'Église le corps du défunt, n'est-ce pas donner une fausse idée de souillure ?

3. Au sujet des relations entre les missionnaires et le peuple : les missionnaires devraient accepter des usages qui leur paraissent sans fondement raisonnable. Par exemple, pourquoi ne pas renoncer à porter une soutane à l'européenne pour adopter un habit de couleur jaune, même si la couleur jaune est utilisée par les moines hindous ? Pourquoi ne pas renoncer aux chaussures de cuir, ce qui est méprisable, afin de porter des sandales ou des socques de bois, selon la coutume indienne ? Pourquoi aussi ne pas s'abstenir rigoureusement de la viande de bœuf, selon l'usage des Indiens ? Et Mgr de Brésillac fait bien d'autres remarques du même genre.

Mgr de Brésillac remarque que c'était la conduite des premiers missionnaires et qu'elle est toujours suivie par les pères jésuites. Il le répète : *« Je regarde la tolérance comme un bien préférable. »* C'est le fondement de son attitude envers tout être humain.

Passionnément convaincu d'une plus grande tolérance envers les coutumes de la caste, Mgr de Brésillac tente d'obtenir que Rome apporte une solution d'autorité à ce problème. Pour lui, c'est le seul moyen d'apaiser sa conscience et d'obtenir la soumission de ses confrères. C'est le seul moyen de mettre fin aux divisions entre les missionnaires, entre ceux-ci et leur évêque, et de permettre une

pastorale unifiée et constructive qui porterait des fruits.

Mgr de Brésillac voit que les questions de la caste rendent l'évangélisation difficile, mais pour lui ce n'est pas un obstacle infranchissable. Il pense que si l'Église peut accepter ce qui, dans l'hindouisme, n'est pas en opposition avec l'esprit chrétien, l'évangélisation aura des chances de reprendre : de nombreux hindous ne seront plus rebutés par le fait de devenir chrétiens et de nombreux chrétiens qui ont abandonné le christianisme pourront y revenir.



Pour voyage sur ce fleuve Caveli, Mgr de Brésillac a utilisé un semblable parissou, espèce de grand panier recouvert de peaux de buffle (voir page 37).

11. MAINTENIR UN SÉMINAIRE À COIMBATORE

Le pro-vicariat (ou diocèse) de Coimbatore comprend sept districts ou paroisses. En 1847, Mgr de Brésillac n'a trouvé sur place que quatre prêtres. Ensuite d'autres missionnaires sont venus, mais ils ne seront pas plus d'une dizaine lorsqu'il quittera Coimbatore, en novembre 1853.

L'urgence de former des prêtres indiens

Le souhait de Mgr de Brésillac, c'est d'avoir un missionnaire dans chacun des sept districts. Et encore, cela ne sera pas suffisant pour administrer parfaitement toutes les petites communautés chrétiennes dispersées. D'ailleurs, le rôle d'un missionnaire n'est pas d'être un simple curé de paroisse, mais de travailler à présenter Jésus-Christ aux non-chrétiens.

Il est donc indispensable d'ordonner des prêtres indiens pour s'occuper de tous les baptisés. On leur confiera d'abord des postes sous le contrôle du missionnaire du district, puis peu à peu, on dégagera une hiérarchie prise parmi les prêtres autochtones. Ainsi les missionnaires seront libres de se tourner vers l'évangélisation des non-chrétiens.

C'est pourquoi, dès son arrivée à Carumattampatty, Mgr de Brésillac affecte un de ses quatre prêtres, le père Antoine Laugier, comme responsable de l'école-séminaire lancée l'année précédente par le père François Jarrige pendant qu'il assurait par intérim le gouvernement de ce district. Puis Mgr de Brésillac affecte le P. Laugier à Ootacamund. Alors, à son retour à Carumattampatty, Mgr de Brésillac se transforme lui-même en maître d'école pendant quelques semaines. C'est pourquoi il maintient en activité un petit séminaire à Carumattampatty, même s'il a du mal à dégager un prêtre pour le diriger. Après que le père Laugier, puis lui-même y ait enseigné, dès la fête de Pâques 1847, il confiera cette direction au père Pierre Métral. Celui-ci est un missionnaire réputé pour sa patience et sa douceur envers les jeunes Tamil. Mgr de Brésillac organise un système de formation et se prépare à construire de

nouveaux bâtiments pour lesquels les chrétiens ont commencé à cotiser.

L'évêque et ses séminaristes

Les séminaristes lui donnent beaucoup d'espoir, mais il était normal que certains ne persévèrent pas. En 1847, il a admis les deux séminaristes les plus avancés à la cérémonie de la tonsure (aujourd'hui, nous dirions : à la prise de soutane) : à ses yeux, cette cérémonie donne du courage aux séminaristes pour rester fidèles à leur vocation. Or, l'un a continué et l'autre a rejoint sa famille. En 1849, quatre nouveaux séminaristes sont admis à cette cérémonie et tous vont persévérer. Ces cinq tonsurés seront ordonnés prêtres après le départ de Mgr de Brésillac, par son successeur, Mgr Isidore Godelle. Tous deviendront vraiment les piliers du clergé indien dans le vicariat de Coimbatore.

Pour ouvrir l'esprit de ses jeunes séminaristes, il emmène l'un ou l'autre d'entre eux dans ses voyages. Il leur donne même des cours pendant la route. Ainsi du 7 juillet au 5 septembre 1850, il entreprend un deuxième voyage à Vérapoly, où il veut rencontrer l'évêque pour se renseigner sur les usages indiens qu'il permet à ses chrétiens. Il se fait accompagner de deux séminaristes : cela leur permettra à eux aussi de rencontrer et d'interroger des prêtres et des séminaristes syro-malabars. Il met toute son espérance dans la formation donnée dans son séminaire pour préparer un clergé spécifiquement indien, et il ne sera pas déçu.

Témoignage du clergé indien

Marie-Xavery, son ancien 'disciple', est ordonné prêtre en 1850. Deux ans après, précisément le 25 août 1852, Marie-Xavéry, est de passage dans un village chrétien, au-delà du fleuve, faisant partie du vicariat de Pondichéry. Il vient rencontrer Mgr de Brésillac qui est en tournée apostolique à Nerrou, au bord du Caveri. Il est accompagné de deux autres prêtres. Quelle joie pour eux que cette rencontre : *« A midi, nous étions autour de nos malles servant de table, cinq prêtres, dans ce palais d'où fut bannie toute tristesse. »*

Un autre de ses séminaristes, Aloysus, sera ordonné prêtre en 1862 : il mourra en 1920, à l'âge de 87 ans. Toute sa vie, il a gardé

une grande affection pour Mgr de Brésillac. Vingt ans après la mort de ce prêtre, en 1940, le diocèse de Coimbatore sera confié à un évêque indien, Mgr Oubagarasawmy, et à un clergé entièrement indien.

Son successeur, Mgr Francis Savari Muthu, est venu à Lyon au cours de l'été 1952, pour prier à l'entrée de la chapelle des Missions Africaines devant la tombe où sont déposés les ossements de Mgr de Brésillac, ramenés de Freetown, depuis janvier 1928. Il venait exprimer sa reconnaissance à celui dont l'insistance et la persévérance ont permis la création du clergé indien.



*L'ancien petit séminaire de Caramattampatty,
devenu aujourd'hui un orphelinat*

12. LA LONGUE HISTOIRE D'UNE DÉMISSION (1849-1853)

Quelques missionnaires du vicariat de Mgr de Brésillac n'hésitent pas à recourir aux châtiments corporels pour punir certaines fautes ou pour faire appliquer certaines décisions : à cette époque, les gens n'étaient pas choqués de voir les autorités administratives ou religieuses recourir à de tels procédés. L'évêque, lui, est choqué et interdit à ses missionnaires d'utiliser des punitions humiliantes pour corriger des chrétiens gravement coupables. Il lui est difficile de faire respecter ses propres décisions.

La source de cette indiscipline, il ne la voit pas tellement dans la mauvaise volonté de tel ou tel de ses prêtres, mais dans la Société des Missions Étrangères, incapable en ces temps-là de les former et de leur apprendre à travailler ensemble. À cette époque, l'autorité dans cette société missionnaire est détenue à la fois par les supérieurs du Séminaire de Paris et par tous les évêques issus de la même société. Le problème, c'est que ceux-ci sont dispersés à travers toute l'Asie orientale. C'est pourquoi ils ne peuvent pas se faire entendre, et les responsables de Paris exercent seuls le contrôle sur les affaires de cette société. Mgr de Brésillac et d'autres évêques missionnaires demandent une réforme, mais les supérieurs du Séminaire de Paris ne voient pas l'urgence de modifier les constitutions de leur société missionnaire.

Des offres successives de démission

À mesure que les années passent, Mgr de Brésillac comprend qu'il n'obtiendra aucun progrès sur la question de la caste et sur la réforme interne de la Société des Missions Étrangères. Alors, après avoir beaucoup réfléchi et beaucoup prié, il prend la décision de démissionner de son poste de Coimbatore.

Le 25 octobre 1849, il écrit au Séminaire de Paris une lettre. Il y ajoute une autre lettre adressée à la Propagande, qu'il demande qu'on fasse suivre à Rome, si Paris le juge opportun. Toutes les deux parlent des réformes souhaitées et de démission. On lui

répond : « *C'est une pièce précieuse qui restera aux archives comme un monument à consulter, si l'on décide un jour de faire des réformes.* »

Voyant qu'il ne parvient à rien en passant par les supérieurs du Séminaire de Paris, il se décide, le 16 septembre 1850, à écrire directement à Rome. Il parle de sa lettre envoyée l'année précédente et retenue à Paris. Il expose ses difficultés, ses doutes de conscience et termine par ces mots : « *C'est pourquoi je vous supplie humblement de me permettre de quitter l'Inde.* » Rome accuse réception de cette lettre et lui demande de rédiger un document précis sur les coutumes malabares et les difficultés que celles-ci provoquent sur le plan pastoral.

Voyage à l'île de Ceylan

À cette époque, Mgr Bettachini, pro-vicaire apostolique de Jaffna, au nord de l'île de Ceylan (aujourd'hui le Sri Lanka), passe à Coimbatore pour retourner chez lui. Mgr de Brésillac se renseigne auprès de lui sur les difficultés que les usages indiens posent à l'Église dans sa région, car cette partie de l'île de Ceylan est peuplée de Tamils. Mgr Bettachini l'invite à venir voir par lui-même. Mgr de Brésillac accepte de l'accompagner jusqu'à Jaffna. Ce voyage, qui s'étend de fin juillet à fin octobre, va beaucoup l'éclairer.

Dans une lettre du 21 octobre 1851, la congrégation de la Propagation de la Foi répond à une suggestion de Mgr de Brésillac, en invitant les évêques de l'Inde à rédiger un rapport sur toutes les pratiques condamnées par le Saint-Siège qui sont encore tolérées dans la pratique. Certains évêques comprennent que cette demande a été provoquée par les questions posées par leur confrère, Mgr de Brésillac. Celui-ci n'a pas caché que, pour la paix de sa conscience, il voulait que Rome connaisse tout sans exception, afin qu'on puisse juger en pleine connaissance de cause. La méfiance que lui font subir ses confrères le fait beaucoup souffrir. Le 12 janvier 1852, il envoie sa réponse au Saint-Siège, en s'expliquant pour la deuxième fois sur cette question des coutumes malabares.

Ayant ainsi libéré sa conscience, il poursuit les visites pastorales dans son territoire. Il surveille la construction de la cathédrale de Coimbatore. Il en a commencé les fondations en 1850,

et il comprend que c'est un autre qui l'achèvera. Il l'a voulue grande et belle, digne de la louange de Dieu, et il la met sous la protection de l'archange saint Michel.

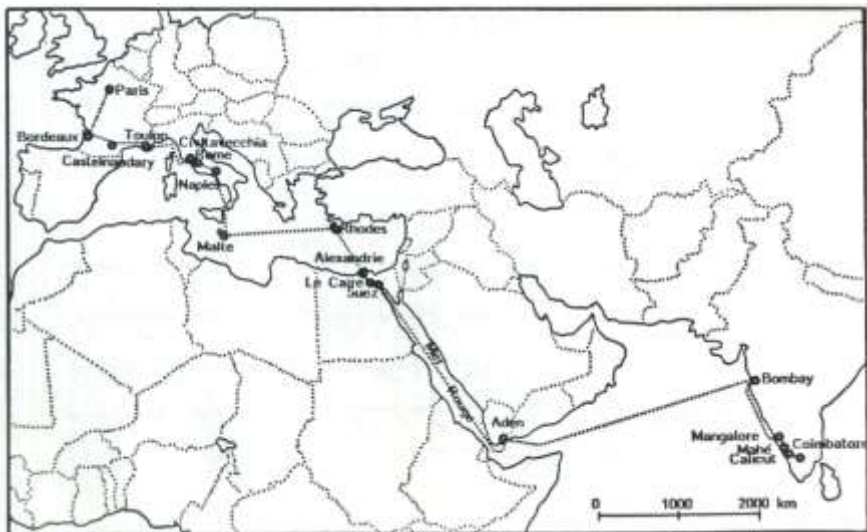
Ses difficultés intérieures et sa décision de partir

Ce qui attriste Mgr de Brésillac, c'est le manque d'obéissance de certains de ses missionnaires. Ce qui l'inquiète, c'est de voir beaucoup de chrétiens tentés de faire appel aux prêtres de Goa.

Peu de confrères ont pu deviner ses difficultés intérieures et sa tristesse, au cours de ses dernières années en Inde. Cependant, il se dit très satisfait de la conduite de certains de ses prêtres, tels les pères Pierre Métral, Joseph Ravel et Laurent de Gelis. Il a aussi conscience de l'affection de ses séminaristes de Carumattampatty et celle de nombreux chrétiens indiens. Malgré ses épreuves, ses hésitations et ses doutes, il souhaite ne jamais quitter Coimbatore, et demeurer au service de ce vicariat jusqu'à sa mort.

Voyant qu'il n'y a aucun progrès et que ses relations avec plusieurs de ses missionnaires se détériorent, il écrit à nouveau, le 26 avril 1852, à la Propagande, pour demander la permission de se retirer à Jérusalem. Il demande au Saint-Siège d'accepter sa démission. Le 13 juillet 1852, la Propagande répond qu'elle va d'abord consulter les Supérieurs des Missions Étrangères à Paris. Nouveaux échanges de lettres. Finalement, ce n'est que le 3 août 1853 que Mgr de Brésillac apprend que la Propagande l'autorise à se rendre à Rome pour expliquer clairement les raisons de ses demandes répétées de démission. La Propagande a donné son accord dans une lettre du 30 janvier 1853 adressée aux Directeurs des Missions Étrangères à Paris. C'est une lettre du père Barran, datée du 23 juin 1853, qui a transmis à Mgr de Brésillac la nouvelle tant attendue. On ignore pourquoi les Directeurs de Paris ont attendu si longtemps pour faire connaître à l'intéressé la décision romaine.

C'est alors que Mgr de Brésillac décide de partir : il en informe Mgr Bonnard, son confrère de Pondichéry, par une lettre du 15 août 1853.



*Itinéraire du voyage de Bombay à Paris,
lors de son retour définitif de l'Inde, en 1854.*

13. SES ADIEUX À L'INDE ET SON RETOUR EN EUROPE (1853 – 1854)

En apprenant la nouvelle de ce départ, Mgr Bonnard lui écrit. Il l'invite à passer par Pondichéry, espérant à nouveau le retenir. Mais Mgr de Brésillac a pris sa décision et, pour lui, il n'est plus question de revenir en arrière. Aussi, par une lettre du 5 novembre, il lui répond que son voyage est déjà programmé : il va se diriger vers la côte ouest, sur Mangalore et Bombay.

Le surlendemain, 7 novembre, il envoie une circulaire à tous ses prêtres pour les informer de son intention de se rendre à Rome, afin d'obtenir de la Propagande des directives claires au sujet des coutumes malabares. Il leur dit comment sera administré le vicariat en son absence et il nomme le P. Métral premier 'pro-vicaire' et le P. de Gelis second pro-vicaire, afin de le remplacer après son départ.

Retraite et adieux à ses séminaristes

Le 2 octobre 1853, Mgr de Brésillac célèbre le 7^e anniversaire de son ordination épiscopale, à Caramattampatty, là où il a été sacré. Il ne peut retenir ses larmes en pensant qu'il ne reviendra probablement jamais en Inde. Puis il retourne à Coimbatore. Du 26 au 30 octobre, il est à nouveau à Carumattampatty pour prêcher une retraite aux séminaristes qui ont donné satisfaction, et qu'il veut admettre aux institutions de portier, acolyte et exorcisme : en leur conférant ces étapes sur la voie du sacerdoce, il veut les encourager à persévérer. Il leur prêche cette retraite en latin sur le thème : « La Foi, l'Espérance et la Charité ».

Ces trois vertus théologiques lui tenaient à cœur. Nous, qui connaissons la suite de sa vie, savons que ces trois mots seront les derniers qu'il prononcera au moment de mourir, à Freetown, en 1859. Cela n'a pas échappé à Mgr Ambroise Mathalaimathu, évêque de Coimbatore beaucoup plus tard, qui écrira, en 1985, quand la SMA lui demandera de rédiger une préface pour une nouvelle édition de cette Retraite aux séminaristes : « Qu'il ait non seulement prêché sur la Foi, l'Espérance et la Charité, mais qu'il les ait vécues

lui-même pourrait être facilement reconnu dans le fait que ce fut les trois derniers mots qu'il prononça avant sa mort », six ans plus tard à Freetown.

Puis il revient à Coimbatore. Quelques jours plus tard, Mgr de Brésillac voit arriver à Coimbatore ses séminaristes accompagnés de leurs formateurs, « l'excellent père Métral et le bon père Ravel ». Ce furent de touchants adieux !

De Coimbatore à Rome

Le 12 novembre, il quitte définitivement Coimbatore et voyage sur une charrette tirée par deux bœufs. Il est accompagné de trois hommes, l'un pour conduire les bœufs, et les deux autres pour l'escorter et prêter secours au besoin. Il rejoint la côte à Mangalore où il arrive le 30 novembre. Là, il reçoit une lettre fort impolie d'un de ses missionnaires qui n'hésite pas à le critiquer et à le traiter de 'peu intelligent'. Il profite d'une halte de quelques jours pour écrire plusieurs lettres : à l'intéressé et à divers confrères du vicariat, pour leur dévoiler la vraie raison de son voyage à Rome. À l'un de ses missionnaires, il précise : « *Il importe, si je ne reviens pas, que les missionnaires brouillons ne puissent pas se vanter de m'avoir chassé. Il faut qu'ils sachent que je les ai devancés... S'ils m'ont fait partir... ce n'est que par leur insubordination et par leur inconduite à mon égard.* » Puis il continue sa route : le 13 décembre, il passe par Goa ; le 22, il atteint Bombay.

Pour rejoindre l'Europe, Mgr de Brésillac ne passera pas par le Cap de Bonne Espérance, au sud de l'Afrique. Il suivra un autre itinéraire : la Mer Rouge, la traversée de l'isthme de Suez et la Mer Méditerranée.

Le 14 janvier, à Bombay, il prend un bateau pour Aden, à l'entrée de la Mer Rouge, où il arrive le 23 janvier. Le 6 février, il repart sur un autre navire pour arriver à Suez le 12 février. Là, il traverse le désert dans une voiture tirée par des chevaux pour rejoindre le Caire. Sur un petit bateau à vapeur, il descend le Nil et arrive à Alexandrie le 17 février. Il en repart le 24 février sur un navire, 'Le Salamandre', pour arriver le 2 mars à l'île de Rhodes, au sud de la Turquie, puis le 6 mars à l'île de Malte et à Naples, en Italie, le 14 mars. Là, il demeure un mois, heureux de visiter les

religieuses de la Charité dont la supérieure est originaire de Castelnaudary. Il prêche une « octave » aux francophones de la ville (un sermon chaque jour, du dimanche de la passion au dimanche des rameaux). Un mois plus tard, le 19 avril, il arrive enfin à Rome.

Tristesses et plaintes

Mgr de Brésillac a quitté l'Inde, mais son cœur y est resté attaché. Pour exprimer sa tristesse, il chante sa plainte à la manière du psalmiste (Ps 137) : « *Que ma langue s'attache à mon palais, si je t'oublie, Coimbatore ! Tu devais être pour moi une vision de perfection et de paix ! Et voilà que tu me fus Rama, lieu de gémissements et de larmes ; tu m'as donné des enfants, et je ne sais point s'ils ont péri !* »

Il pense à ses séminaristes : « *Existez-vous encore, ô mes fils bien-aimés ?... Vous touchiez au point où l'on s'engage pour la vie, mais vous n'aviez pas encore fait le pas décisif. Votre engagement n'était pas irrévocable. Avez-vous reculé après mon départ ? Ou bien... avez-vous persévéré dans le service des autels du Seigneur ?* »... « *Coimbatore ! Tu faisais mes délices !* », car Mgr de Brésillac l'affirme : « *Les Indiens, je les ai aimés et ils m'ont aimé.* »

Ses séminaristes ! Beaucoup seront fidèles jusqu'au sacerdoce. Les deux plus avancés seront ordonnés sous-diacres par Mgr Bonnand en juin 1856 et prêtres le 29 mai 1859, un mois avant la mort de Mgr de Brésillac à Freetown.

14. UN ÉVÊQUE MISSIONNAIRE INCOMPRIS À ROME (1854-1855)

Le 20 avril, dès le lendemain de son arrivée à Rome, Mgr de Brésillac va longuement prier à la basilique Saint-Pierre. Les jours suivants, il est reçu par le préfet de la Congrégation de la Propagande, le cardinal Franson, puis plus longuement par son secrétaire, Mgr Barnabò. Celui-ci lui demande de mettre par écrit ce qu'il pense sur le clergé et les rites syro-chaldéens de la côte malabar aux Indes.

À Rome, il retrouve son ami Mgr Jean Luquet, devenu une sorte d'ermite ignoré de tous : celui-ci est malade et mourra à Rome en 1858. Mgr de Brésillac loge chez les Pères Carmes, puis au Séminaire Français, pour se rapprocher du centre de la ville.

La rédaction de plusieurs rapports

Le 7 mai, il remet à Mgr Barnabò son exposé sur les rites syro-chaldéens. C'est un rapport présenté en trois parties, dans lesquelles Mgr de Brésillac étudie :

* *L'état de la religion* dans le clergé et les chrétiens de ce rite. Lors de ces deux voyages jusqu'à Vérapoly, il y a rencontré des prêtres de ce rite qui lui ont fait assez bonne impression.

* *Les mesures immédiates* pour éviter à ces chrétiens de tomber dans l'hérésie.

* *Des suggestions* pour rétablir le rite syriaque dans sa pureté originelle, et pour que Rome lui accorde pleine reconnaissance.

Il est à remarquer que le pape Pie XI accordera la pleine reconnaissance des rites syro-chaldéens en 1932 et établira plusieurs diocèses au sud de l'Inde, comme le proposait Mgr de Brésillac.

Mgr Barnabò lui avait aussi demandé de donner son avis sur les missions du sud de l'Inde. Mgr de Brésillac rédige ce deuxième rapport en quatre parties :

- * La question spéciale des usages malabares.
- * Les autres questions qui intéressent les missions de l'Inde.
- * Les missions catholiques en général.
- * L'état actuel de la Congrégation des Missions Étrangères et les réformes qu'il souhaiterait.

Mgr de Brésillac traite du problème de la caste, des difficultés sans cesse rencontrées, malgré les instructions données par Rome. Il expose les différences d'opinions entre les missionnaires sur les coutumes à permettre ou à condamner, les craintes que certaines coutumes permises soient mêlées de paganisme. Il cite des lettres d'évêques et de prêtres qui insistent sur la nécessité de faire une étude claire sur les coutumes de la caste. Quand Rome aura parlé, les doutes de conscience disparaîtront et la solution sera acceptée par tous.

Mgr de Brésillac cite ses difficultés avec ses missionnaires. Ceux-ci ont prêté serment d'obéir au décret *Omnium sollicitudinum* du pape Benoît XIV, mais les uns estiment devoir y apporter une interprétation stricte et d'autres une interprétation plus souple, plus tolérante. C'est pourquoi l'évêque manque d'autorité sur ses missionnaires.

Mgr de Brésillac présente aussi tout ce qui a été fait dans les vicariats de Pondichéry et de Coimbatore pour établir un clergé indien, mais il regrette que les autres vicariats ne se conforment pas à cette manière de faire.

Du 11 au 21 mai, il fait un pèlerinage à Lorette, accompagné par le vicaire apostolique de Jaffna, en Inde, Mgr Bettachini, en visite à Rome. Il passe plusieurs heures en prière dans la *Santa Casa* de cette localité mariale.

De retour à Rome, Mgr de Brésillac termine son rapport le 24 juin 1854, et le remet à Mgr Barnabò. Le 1^{er} août, il obtient une nouvelle audience privée avec le pape Pie IX, où il est « très satisfait des réponses du Saint-Père. Il me parut saisir la gravité de ces

questions et la nécessité de s'en occuper ». Quelques jours plus tard, les cardinaux de la Propagande se réunissent, et Mgr Barnabò fait comprendre à Mgr de Brésillac qu'il y a peu d'espoir que la Congrégation de la Propagande entreprenne rapidement quelques réformes, par crainte de soulever à nouveau des tempêtes en voulant apporter une nouvelle réglementation.

Sa dernière audience avec le Pape Pie IX

Le 12 août, il a une troisième audience avec le pape Pie IX. C'est une audience pour prendre congé. Mgr de Brésillac écrit : « *Inutile de dire la constance de Pie IX dans sa bonté paternelle ; mais quant à ce qui touche mes affaires, il ne m'en a dit qu'un mot, qui me confirme dans la pensée qu'il n'y a rien à espérer.* » Mgr de Brésillac estime que les réponses qu'il obtient pourraient se résumer en ceci : « *Vous dites ainsi, mais d'autres disent le contraire ; vous êtes seul et ne méritez pas par conséquent qu'on vous écoute.* »

Il quitte donc Rome le 20 août, décidé à présenter à nouveau sa démission. Pour quelles raisons ? Il s'en explique dans son journal :

« *La raison déterminante, [...] c'est l'embarras du système des castes, et ma répugnance à exercer le saint ministère au milieu de la contradiction pratique où elle jette les esprits. Cependant, il me semble que tout le monde aurait dû me seconder dans les efforts que j'ai faits, non point pour faire triompher mes vues particulières sur ce point, mais pour obtenir une règle de conduite certaine de la part du Saint-Siège [...] C'est bien sincèrement que je me serais soumis à cette règle de conduite clairement exprimée [...] Ce qui m'a aussi indisposé de puissants ouvriers évangéliques, même beaucoup de mes confrères, même les directeurs du Séminaire de Paris, c'est ma conviction de la nécessité pratique du clergé indigène et les efforts que j'ai faits [...] pour rendre aux vicaires apostoliques l'autorité qui leur convient dans la Congrégation, et dont ils ont besoin, s'ils veulent la rendre capable de répondre au but de son institution.* »

Retour en famille et au Séminaire des Missions Étrangères

Quittant l'Italie, Mgr de Brésillac décide d'aller revoir sa famille. En passant par Toulon, Marseille et Carcassonne, il arrive le 26 août à Castelnaudary. Il raconte sa rencontre avec ses parents : *« Je trouvai ma mère sur la place, les larmes aux yeux, et je me jetai dans ses bras, ne pouvant pas non plus retenir mes larmes. Quant à mon père, il se méfiait de ses forces et m'attendait, debout au milieu du salon. Je me jetai dans ses bras, et les larmes coulèrent abondantes. »*

Mgr de Brésillac fait toute une tournée familiale dans la région, jusqu'à la mi-octobre, afin de revoir son frère Henri, ses sœurs Bathilde et Félicie, ses beaux-frères et sa belle-sœur, ses cousins et tous leurs enfants. Le 15 octobre, il prêche à la cathédrale de Toulouse, à la demande de l'archevêque.

Le lendemain, son frère Henri lui demande de poser pour que le peintre Gabriel Durant puisse réaliser son portrait au pastel. Il veut offrir ce tableau à son vieux père pour son 80^e anniversaire. Ce tableau se trouve aujourd'hui à la maison générale SMA à Rome.

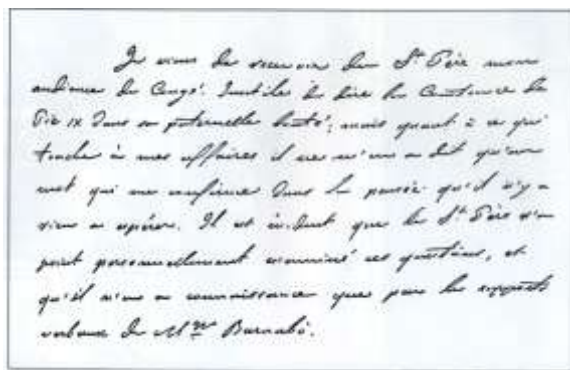
Le 18 octobre, il quitte sa famille. Il prend le train pour Bordeaux et le lendemain, il rejoint Paris, où il arrive au séminaire des Missions Étrangères. Il y restera jusqu'au mois d'avril de l'année suivante. Il y est bien reçu, *« mais comme on ferait d'un étranger »*, note-t-il dans son journal.

Le 14 décembre, il écrit une nouvelle lettre à Mgr Barnabò pour demander que le Saint-Père accepte sa démission le plus tôt possible. C'est le 18 mars 1855 que le pape Pie IX accepte officiellement cette démission, qui est notifiée à l'intéressé par une lettre du 27 mars. Depuis son départ de l'Inde, l'administration du vicariat était assurée par le père Pierre Métral, nommé premier provicaire par Mgr de Brésillac, avant son départ de l'Inde. Rome va choisir ce père Métral comme nouveau vicaire apostolique de Coimbatore. Mais, quand en 1857 la nouvelle arrive en Inde, le père Métral venait de mourir quelques mois plus tôt.

Six mois de retraite chez les Capucins de Versailles

Le 20 avril 1855, Mgr de Brésillac se retire chez les pères capucins de Versailles, dont le maître des novices, le père Dominique, est son compatriote et ancien condisciple de séminaire à Carcassonne. Il va vivre là, chez les Capucins, pendant six mois. Pendant ce séjour chez eux, il fait une relecture de sa vie : il reprend son journal pour le compléter et le commenter. Il prie longuement.

Au début de ses écrits *Souvenirs de douze ans de Mission*, il nous livre entre autre sa prière et le fond de son cœur : « *Ai-je été exact à écouter cette voix, ô mon Dieu ! Ai-je été fidèle à vous obéir ? Est-ce pour vous obéir qu'après de longues années passées en Inde, j'ai plié mes voiles, laissant en d'autres mains le gouvernail du navire que vous m'aviez confié ? Ou bien me suis-je écouté moi-même ? Ai-je craint de lutter contre la tempête ? Mon courage a-t-il failli ? Ai-je redouté les fatigues et la mort ? [...]* Mais enfin dans l'acte solennel de ma démission, je crois avoir obéi aux exigences de ma conscience [...] Il m'était donc impossible de laisser mes convictions ; mais il m'était possible de céder mon poste, et je l'ai fait. Je l'ai fait sous forme de sacrifice, contre mes intérêts de toute nature, et contre les réclamations de mon cœur ; ce qui me fait espérer, ô mon Dieu, que, si je me suis trompé, c'est une erreur de jugement et pas de volonté. Si mon esprit s'est dévoyé, mon cœur est innocent. Je l'espère du moins, ô mon Dieu, et la paix de l'âme que vous avez daigné me conserver alors même que mon cœur était brisé comme le grain sous la meule, augmente ma confiance. »



Fac-similé de l'écriture de Marion Brésillac après l'audience de congé de Pie IX, le 12 août 1855 : « Il n'y a rien à espérer... »

15. QUELS SONT LES VRAIS MOTIFS DE SA DÉMISSION ?

Le motif le plus important de la démission de Mgr de Brésillac consiste dans les difficultés rencontrées au sujet des coutumes malabares que l'Église avait condamnées en 1704, puis en 1739, en 1742 et 1744. Cette condamnation empêchait la progression de l'Évangile, car en Inde il est presque impossible de dissocier religion et culture.

Manque d'unité devant les décisions à prendre

Les missionnaires ne voulaient plus examiner en profondeur les pratiques de la caste pour en informer Rome. Les uns interprétaient les décisions de l'Église avec rigueur, les autres étaient partisans d'une grande tolérance. Mgr de Brésillac était favorable à cette tendance, mais animé d'une grande délicatesse d'esprit filial envers l'Église, il ne se sentait pas assez libre en conscience, et sa fidélité d'obéissance au décret de 1744 le tourmentait intérieurement.

Par ailleurs Mgr de Brésillac voyait qu'il était impossible d'arriver à une unité d'action dans la Société des Missions Étrangères de Paris, tant qu'on ne transformerait pas les structures de cette société. D'où des relations personnelles difficiles avec plusieurs missionnaires de Coimbatore.

Dans son rapport du 24 juin 1854 remis à la Propagande, Mgr de Brésillac exprime le fond de sa pensée : « *Au lieu de songer à de nouvelles condamnations, n'y aurait-il pas d'autres moyens à prendre pour empêcher les chrétiens de participer à des actes d'idolâtrie, et cela sans les vexer, les déshonorer et les décourager comme cela est arrivé depuis la mise à exécution des décrets en 1704 ? Dans l'espace de 150 ans, les circonstances changent. C'est pourquoi il doit être possible de trouver maintenant des moyens plus heureux.* »

Le 17 avril 1855, alors que sa démission est maintenant acceptée par Rome, il adresse des lettres à Mgr Bonnard et à Mgr Charbonnaux. Il leur répète les motifs précis de sa démission :

« Tout en désirant autant et plus de tolérance que nous n'en avons eu pour les usages des Indiens, ma conscience répugne absolument à marcher dans la voie que j'ai tenue, tant que le Saint-Siège ne déclarera pas qu'il est parfaitement au courant de tout ce qui se pratique et que cette pratique est tolérable. Voilà la vraie cause de ma démission. »

Cent ans en avance sur son temps

Mgr de Brésillac était en avance sur son temps. Ce qu'il souhaitait a été obtenu 85 ans plus tard. En effet, c'est le 9 avril 1940 que la Congrégation de la Propagande décidera d'abolir le serment de fidélité à la Constitution de Benoît XIV qu'elle demandait aux prêtres exerçant un ministère en Inde.

Par ailleurs, les Missions Étrangères de Paris réviseront leur règlement en 1875, et Rome en approuvera le texte en 1890. Cette révision répondait aux modifications tant désirées par Mgr de Brésillac.

Bien qu'il ait laissé une partie de son cœur en Inde, Mgr de Brésillac tourne le dos à l'Asie pour s'ouvrir vers d'autres horizons, particulièrement l'Afrique. C'est le moment d'apporter le jugement de Mgr Francis M. Savari Muthu, évêque de Coimbatore. Celui-ci écrivait au père Jean Bonfils, le 12 mars 1959 : *« Mgr de Brésillac est une personnalité bien connue et l'on s'en souvient encore ici. Beaucoup de monuments perpétuent son souvenir. J'ai entendu dire par de vieux missionnaires qu'il vécut cent ans en avance sur son temps. C'est un saint et un héroïque modèle pour des missionnaires. »*

16. UN JEUNE ÉVÊQUE AU CHÔMAGE ET EN RECHERCHE (1855-1856)

Entre le 20 avril et le 13 octobre 1855, Mgr de Brésillac vit dans une complète retraite chez les Capucins, à Versailles. Pendant ces six mois, il souffre d'être sans travail pastoral et il éprouve un certain découragement. Alors il reprend son *Journal d'un missionnaire* commencé en 1841, il le corrige, y ajoute des extraits de lettres envoyées et reçues. Son journal et sa correspondance lui inspirent de nombreuses réflexions personnelles sur les grands problèmes des missions et surtout ceux de l'Inde. Ainsi fut rédigé *Souvenirs de douze ans de mission*. Aujourd'hui, c'est un gros livre imprimé de 850 pages.



Durant son séjour à Versailles, il rédige aussi un manuscrit intitulé *Mes Pensées sur les Missions*. Ces pages révèlent combien l'appel à la mission résonne toujours en lui. Ainsi ce texte : « *Si comme saint Bernard, j'avais le bonheur de voir un de mes disciples assis sur le trône de saint Pierre, et qu'il me fut permis de lui donner des conseils, je lui dirais : Saint-Père, ayez toujours un globe terrestre,*

ostensiblement placé dans l'appartement que vous fréquentez le plus et, le faisant tourner au moins trois fois le jour sur son axe, demandez-vous à chaque royaume qui passe : ai-je fait aujourd'hui tout ce qui dépendait de moi pour l'avancement de la Religion dans cette contrée, dans ces montagnes, dans ces îles, dans ces déserts ? » (N°2)

Ce souhait qu'il aurait désiré transmettre au pape, Mgr de Brésillac se l'adresse sans doute à lui-même. Maintenant qu'il a tourné le dos à l'Asie, il ne peut s'empêcher de regarder chaque jour le globe terrestre et de penser à l'Afrique qu'il a contournée lors de son voyage en Inde, treize ans auparavant. Ce continent immense est en grande partie inexploré, et aucun missionnaire n'a pénétré l'Afrique profonde pour y apporter la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. C'est là que vont ses pensées et son cœur.

Missionnaire en Afrique, là où personne n'est encore allé

Le 26 mai, il écrit à Mgr Barnabò, à la Propagande à Rome, pour lui dire combien il voudrait être missionnaire là où personne n'est allé, 'dans l'Afrique intérieure' : *« N'est-il pas un autre lieu où je puisse être missionnaire ? Jeune encore, est-ce bien la volonté de Dieu que je reste dans l'inaction ? [...] Si le caractère épiscopal dont je suis revêtu est un empêchement absolu pour travailler dans une mission déjà existante, n'y a-t-il pas un lieu dans le monde où les missionnaires n'aient point porté leur pas ? Par exemple dans le centre de l'Afrique ? [...] là où les missionnaires [...] n'ont pas encore pénétré. »*

Le 23 juin, il exprime à nouveau à Mgr Barnabò son désir et suggère la Côte occidentale. Il propose d'y aller avec un ou deux compagnons et, en cas de succès, on trouvera facilement un ordre religieux pour venir y travailler après lui. Il écrit : *« Pourquoi la Sacrée Congrégation (de la Propagande) ne me permettrait-elle pas d'aller tenter d'ouvrir une mission en des lieux jusqu'ici inaccessibles ? Si je ne réussis pas, qu'y a-t-il de perdu ? Si je réussis, Dieu aura fait tourner le mal en bien [...] Et si le succès répondait à notre zèle, il ne serait pas difficile d'attirer l'intérêt de quelque congrégation. »*

Le 16 juillet, Mgr de Brésillac affirme une nouvelle fois que

sa démission de Coimbatore n'est pas due au dégoût de la vocation missionnaire. C'est pourquoi il cherche un lieu pour annoncer l'Évangile. Même si toute l'Afrique a été confiée à des congrégations missionnaires, il devrait encore exister des endroits sans missionnaires. Il écrit : *« Je cherche un lieu où [...] je puisse travailler à l'œuvre de Dieu et à la propagation de l'Évangile sans faire ombrage à personne. Or, il me semble que dans l'Afrique, il est des pays où il n'y a pas d'ouvriers évangéliques et où je pourrais sans inconvénient pour personne aller essayer de pénétrer [...] Quand aux obstacles énormes que je rencontrerai [...] je ne me fais aucune illusion. Mais il me semble que personne n'ayant encore exploré les pays où je demande d'aller, et personne n'en connaissant les langues, ce sont des difficultés que doit nécessairement rencontrer celui qui commencera. »* A Rome, le Saint-Siège prend le temps d'étudier sa demande. Aussi, en attendant, Mgr Barnabò lui répond de manière peu encourageante.

En août-septembre, des capucins de Versailles parlent à Mgr de Brésillac de M. Régis. Cet armateur de Marseille possède plusieurs navires et fait de l'import-export sur les côtes occidentales de l'Afrique. Il a dit à l'un des capucins, le père Ambroise, qu'il cherche des missionnaires pour le Dahomey. Les populations semblent bien disposées et lui-même est prêt à user de son influence pour venir en aide aux missionnaires. Ces informations intéressent Mgr de Brésillac.

Le 13 octobre, il annonce à Mgr Barnabò son arrivée prochaine à Rome, afin d'obtenir une décision du Saint-Père. Puis il quitte Versailles et va passer quelques semaines en famille.

A la mi-décembre, il est à Marseille, où il rencontre M. Régis. Celui-ci lui révèle que, depuis des années, il fait des démarches pour obtenir des missionnaires pour le Dahomey, où il possède une factorerie. Il a même obtenu un traité, signé par le roi d'Abomey qui accepte que des missionnaires y fassent l'école. Ses agents sont en excellents termes avec la population. M. Régis va passionner Mgr de Brésillac pour le Dahomey. Celui-ci continue son voyage et parvient à Rome. Là, il rédige un rapport sur tout ce qu'il vient d'apprendre sur le Dahomey.

Le 4 janvier 1856, il présente son rapport sur le Dahomey à

la Congrégation de la Propagande. On examine sa proposition, on l'approuve, mais Mgr Barnabò lui suggère de fonder d'abord une société de missionnaires, afin d'assurer une continuité. Selon une idée du secrétaire de la Propagande, elle pourrait avoir comme nom : *La Société des Missions Africaines*. À la demande de Mgr de Brésillac, le cardinal Frasoni, préfet de la Propagande, lui remet une lettre de recommandation (29 février 1856). Cette lettre va lui permettre de parcourir la France pour rassembler des hommes et de l'argent, afin de fonder une Société missionnaire... pour les pays les plus abandonnés de l'Afrique.

D'autres propositions

Pendant ce temps de recherche, à son retour en France, plusieurs propositions sont faites à Mgr de Brésillac :

1. Son ami Mgr Jean Luquet lui propose, le 11 septembre 1855, une mission qui aboutirait à la création d'un vicariat apostolique en Islande, cette grande île entre l'Europe et l'Amérique du Nord.

2. Un capucin, le 30 janvier 1856, voudrait l'entraîner à fonder des missions sur la côte orientale de l'Afrique. Mais pour ce capucin, on ne peut pas être un bon missionnaire sans être religieux, ce qui n'est pas la manière de penser de Mgr de Brésillac.

3. En septembre 1856, on lui propose de restaurer en France l'ordre des Augustins, comme Lacordaire l'avait fait pour les Dominicains.

4. Par ailleurs, Mgr Bonnand et d'autres évêques de sa Société missionnaire désiraient qu'il soit nommé vicaire apostolique au Japon.

Mais Mgr de Brésillac rejette toutes ces propositions dont il juge les motifs trop humains. Pour lui, si Dieu le veut réellement à nouveau missionnaire, il saura lui fournir des signes et des moyens par l'intermédiaire du pape à Rome.

17. LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES (1856-1858)

Mgr de Brésillac passe trois mois à Rome, du début de janvier à la fin de mars 1856. C'est là qu'il commence à rédiger les *Articles Fondamentaux* pour servir de *constitutions provisoires*.

La Société missionnaire voulue par Mgr de Brésillac est presque la même que celle des Missions Étrangères de Paris, sauf qu'elle est toute orientée vers l'Afrique. Le fondateur prend pour modèle tout ce qu'une expérience de douze ans lui a montré être excellent, et il modifie ce qui lui paraît défectueux. Ainsi il introduit la création de la charge de supérieur général, ainsi que la tenue d'assemblées générales périodiques. Il pense que ces mesures apporteront dans la Société des Missions Africaines l'unité et la cohésion qui manquaient à l'époque aux Missions Étrangères de Paris. Voici quelques notes essentielles :

« *La Société des Missions Africaines a pour but principal l'évangélisation des pays de l'Afrique qui ont le plus besoin de missionnaires.* »

« *La Société étant essentiellement séculière, on n'y fera pas de vœux* », mais on s'engagera par « *une solennelle résolution à persévérer dans la Société jusqu'à la fin de ses jours.* »

« *Le nerf de la société est la concorde dans la parfaite charité et l'obéissance à ceux qui sont préposés plutôt pour diriger que pour gouverner leurs confrères. [...] Les supérieurs auront soin de pourvoir aux besoins de leurs confrères [...] sans pourtant s'écarter de la pauvreté évangélique.* »

Ces « Articles fondamentaux » ont été révisés, deux ans plus tard, par Mgr de Brésillac lui-même. Il faudra attendre 1890 pour l'approbation définitive des *Constitutions* par Rome.

Prédications et quêtes à travers la France

Avec l'encouragement du pape, Mgr de Brésillac quitte Rome le 10 avril. Lui, qui aimait peu voyager, se met à parcourir la France dans tous les sens pour donner des prédications, et faire connaître cette Société missionnaire qu'il veut fonder. Il cherche des aspirants et de l'argent pour lancer un séminaire.

D'avril à juin 1856, il visite les villes de toute la région au bord de la Méditerranée : Grasse, Antibes, Nice, Castellane, Sisteron, Forcalquier, Digne, puis remonte sur Aix-en-Provence, Nîmes et Avignon pour revenir à Lyon. Partout, il entre en relation avec le clergé, il prêche et il quête.

Du 24 juin au 5 juillet, il va à Grenoble et monte jusqu'au monastère de la Grande Chartreuse pour y faire une retraite. Puis il se rend en pèlerinage sur la montagne de La Salette, où la Vierge Marie est apparue, dix ans plus tôt, à deux enfants, en septembre 1846.

De retour à Lyon, il cherche et trouve dans le quartier de Sainte-Foy une maison à acheter : des sœurs carmélites vendent un terrain avec deux maisons, mais qui ne seront disponibles que dans trois mois.

Le 4 août, il part pour Marseille rencontrer M. Régis et parler avec lui de son projet de mission au Dahomey.

Puis durant trois mois, il prêche dans toutes les villes importantes du sud de la France : Arles, Montpellier, Béziers, Carcassonne, Castelnaudary, Limoux, Narbonne, Pamiers. Il s'arrête au château de Lasserre, pour revoir sa famille. Puis il poursuit sa route à Toulouse, Lavaur, Albi, Castres, Rodez, Villefranche, Mende et jusqu'au Puy et ses environs, au cœur de l'Auvergne, en particulier Yssingeaux et Monistrol, et il rejoint Lyon, en passant par Saint-Etienne.

Partout, il fait connaître l'œuvre naissante des Missions Africaines, il quête pour trouver l'argent nécessaire pour la fondation d'un séminaire et pour recruter des candidats à la vie missionnaire dans les collèges et même parmi les prêtres des paroisses. Il prêche, donnant une homélie spéciale sur les missions,

église après église. Il prêche si souvent que les feuilles de son homélie en sont usées, déchirées, mais cela n'a pas d'importance, car il en connaît le texte par cœur.

L'accueil de ses premiers collaborateurs

Le 7 novembre, Mgr de Brésillac accueille Augustin Planque, qui va devenir son bras droit et son successeur. Le père Planque était professeur de philosophie au séminaire d'Arras, dans le nord de la France. Depuis deux ans, il désirait entrer aux Missions Étrangères de Paris, mais il retardait sa décision à cause d'une de ses tantes qui s'était beaucoup occupée de lui, en payant ses études, et qui voulait l'avoir près d'elle quand elle mourrait. Ayant lu dans le journal *L'Univers*, l'appel de Mgr de Brésillac, il lui a écrit en mai 1856. Ils ont ensuite échangé plusieurs lettres. Pour le décider à venir le rejoindre, Mgr de Brésillac lui a rappelé les paroles de Jésus : « *Suis-moi et laisse les morts enterrer leurs morts.* » (Mt 8, 22) Alors au cours de l'été, Augustin Planque a pris la décision de quitter sa famille et d'abandonner son poste de professeur.

Peu après l'arrivée du père Planque à Lyon, trois aspirants séminaristes et un frère se présentent. Deux sont remerciés moins d'un mois plus tard et les deux autres quitteront les Missions Africaines au cours de l'année suivante.

Le 16 novembre un autre aspirant arrive : c'est le père Louis Reymond, prêtre du diocèse de Besançon, âgé de 33 ans. Depuis son enfance, il avait le désir d'être missionnaire. C'est pour cela qu'il a fait des études classiques au petit séminaire et a étudié les sciences naturelles en prévision de services possibles en mission. Après ses études de philosophie au séminaire de Vesoul et une année de théologie au séminaire de Besançon, il entre en automne 1846 chez les Maristes, en vue de partir en Océanie. Devenu prêtre, il rencontre beaucoup d'obstacles sur sa route, en particulier une mauvaise santé avec sans cesse des maux de tête inguérissables, ce qui l'empêche de partir. Pourtant il a toujours le désir et la volonté d'être missionnaire. Pour s'occuper, il écrit et publie un livre sur les fleurs de France. Puis il s'engage auprès d'une famille pour s'occuper de l'éducation des enfants. Après quelque temps, il quitte cette famille pour chercher à aller en mission. À partir de ce moment, il se sent

complètement guéri, sans avoir pris de remèdes. Par hasard, il trouve dans un journal l'appel de Mgr de Brésillac. Alors début septembre, il lui écrit et deux mois après il se présente à Lyon.

La naissance des Missions Africaines à Fourvière

Le 8 décembre 1856, fête de l'Immaculée Conception, fut un jour important pour la Société naissante. Ce jour-là, Mgr de Brésillac, accompagné des pères Planque et Reymond, de trois séminaristes et d'un frère, monte au sanctuaire de Notre-Dame de Fourvière, à Lyon. Là, dans la vieille chapelle, il consacre à Marie la Société des Missions Africaines.

Voici ce que Mgr de Brésillac écrit au cardinal Barnabò (qui a été créé cardinal et promu préfet de la Propagande en juin 1856) dans une lettre datée du 13 décembre 1856 : *« Le jour de l'Immaculée Conception, nous sommes allés au nombre de sept offrir notre entreprise à la Sainte Vierge, aux pieds de son image vénérée sur la colline de Fourvière. Là, nous avons renouvelé la résolution de nous vouer entièrement à l'œuvre des Missions Africaines. Et nous désirons, si la Sacrée Congrégation le permet, dater l'existence de notre Société du 8 décembre 1856. »*

Aujourd'hui, dans le chœur de la vieille chapelle, à droite, nous pouvons voir une plaque de marbre qui rappelle cet événement si important.



Le sanctuaire de Fourvière

Arrivée de nouveaux candidats

La Société des Missions Africaines est née. Il s'agit maintenant de la faire grandir. Mgr de Brésillac va y travailler au cours des années 1857 et 1858. Pendant que le père Planque enseigne les quelques séminaristes, Mgr de Brésillac parcourt la France en tout sens. Le 19 décembre, accompagné du père Reymond, il quitte Lyon pour Dijon. Il passe les fêtes de Noël à Sens, puis il se rend à Paris et à Versailles, pour revenir à Lyon à la mi-février. Partout, il prêche pour faire connaître les Missions Africaines et demander aux chrétiens d'être généreux pour l'aider financièrement. Ils sont nombreux à répondre à son appel.

Le 31 décembre, c'est l'arrivée de l'abbé Louis Riocreux. Ce nouveau candidat, âgé de 25 ans, venait d'être ordonné diacre au séminaire diocésain de Lyon. Il avait l'autorisation de son archevêque pour rejoindre Mgr de Brésillac.

Au début de l'année 1857, un autre prêtre, le père Adolphe Papetard, âgé de 49 ans se met au service des Missions Africaines. Mgr de Brésillac l'avait rencontré à Rome, un an auparavant. Celui-ci hésitait à s'engager dans la jeune Société, mais il voulait bien travailler pour elle.

Voici son histoire : militaire, il a échappé à la mort au cours d'un combat devant la ville de Constantine en Algérie : une balle qui devait le tuer, s'est écrasée sur la médaille miraculeuse qu'il portait au cou depuis son enfance. Il voit dans cette protection un signe du ciel, et décide de mener désormais une vie chrétienne fervente. En 1841, à l'âge de 33 ans, il entre au séminaire à Rome et il est ordonné prêtre en 1845. Ayant le don des langues, il parcourt plusieurs pays d'Europe pour prêcher et quêter en faveur des missions d'Amérique du Nord.

À partir de 1857 et pendant vingt ans, jusqu'à sa mort, il va parcourir l'Europe, spécialement l'Espagne, demandant une aide financière en faveur des Missions Africaines. Pour plaisanter, Mgr de Brésillac le comparait aux sources d'eau minérale et parlait volontiers de la 'source Papetard'.

Le 8 mars, arrivée du père Jean-Baptiste Bresson. Ce nouveau candidat, âgé de 45 ans, est originaire du diocèse d'Autun.

Ordonné prêtre en 1835, il désire se consacrer aux missions. Il obtient de son évêque la permission de quitter sa paroisse de Dettay, où il était très aimé, pour rejoindre les Missions Africaines.

De la fin avril à la fin août, Mgr de Brésillac laisse le père Planque à Lyon et il va passer presque quatre mois à parcourir beaucoup de diocèses du centre et de l'ouest de la France. Il visite une quarantaine de villes : Mâcon, Beaune, Charolles, Paray-le-Monial, Moulins, Clermont, Riom, Nevers, Bourges, Issoudun, Châteauroux, Vierzon, Orléans, Blois, Vendôme, Chartres, Nogent-le-Rotrou, Le Mans, Laval, Vitré, Rennes, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Guingamp, Lannion, Brest, Quimper, Lorient, Vannes, Redon, Nantes, Angers, Tours, Noyon, Soissons. Ce n'est que le 20 août que Mgr Brésillac est de retour à Lyon. Partout il prêche et quête pour que de nombreux chrétiens aident financièrement sa jeune Société missionnaire naissante à partir en Afrique.

Une annonce décevante : la Sierra Leone

Le 28 août, Mgr de Brésillac écrit au cardinal Barnabò pour lui présenter les progrès de son œuvre et le presser de lui confier une mission. Un mois plus tard, il reçoit une réponse : on lui annonce que, pour le moment, des difficultés rendent impossible une mission au Dahomey. En remplacement, on lui offre la mission de la Sierra Leone et du Libéria. Pourquoi ce changement ? Parce que, depuis des années, le consul d'Espagne à Freetown, ainsi que d'autres catholiques de cette ville, adressaient des demandes à Mgr Kobès à Dakar et aussi à la Propagande pour obtenir la création chez eux d'une mission catholique. Pour Mgr de Brésillac, c'est une déception, mais par obéissance, il accepte l'offre de Rome.

Du 31 octobre jusqu'à Noël, Mgr de Brésillac fait une nouvelle tournée de prédications et de quêtes, à travers le nord-est de la



France, dans une vingtaine de villes : Mâcon, Chalon-sur-Saône, Louhans, Lons-le-Saunier, Saint-Claude, Salins, Dôle, Besançon, Vesoul, Belfort, Colmar, Strasbourg, Saverne, Sarrebourg, Lunéville, Nancy, Toul, Bar-le-Duc.

Il passe par Paris, puis se rend à Troyes, Nogent-sur-Seine, Chaumont et Langres. Il est de retour à Lyon le 23 décembre au soir. Ces listes de villes visitées peuvent paraître fastidieuses, mais elles nous montrent le courage et la ténacité du fondateur pour prendre son bâton de pèlerin, afin de faire connaître sa jeune Société missionnaire et trouver l'aide matérielle pour la faire vivre et l'envoyer en mission en Afrique. On comprend pourquoi, plus tard, de nombreuses vocations missionnaires frapperont à la porte du séminaire sma de Lyon.

En janvier 1858, Mgr de Brésillac va une nouvelle fois à Grenoble pour prêcher à la cathédrale. Il y fait une assez bonne quête. Il espère que l'évêque laissera partir l'un ou l'autre de ses séminaristes et de ses prêtres. Mais l'évêque a l'impression que Mgr de Brésillac insiste trop fort et lui vole ses prêtres : il écrit alors à la Propagande pour que celle-ci fasse opposition si Mgr de Brésillac emmène des prêtres grenoblois ! Mais Mgr de Brésillac a respecté l'autorité de l'évêque du lieu et n'en emmène aucun ! L'abbé Hector Noché, admis comme aspirant en 1858, devra attendre cinq ans avant d'obtenir la permission de quitter son diocèse pour rejoindre les Missions Africaines et partir en mission.

Maintenant que Mgr de Brésillac a accepté le vicariat apostolique de Sierra Leone, le préfet de la Propagande demande au pape d'ériger ce vicariat : le 21 mars, au cours d'une audience accordée au cardinal Barnabò, le pape Pie IX donne son accord pour créer le vicariat apostolique de Sierra Leone et du Liberia, et pour le confier à Mgr de Brésillac. La lettre du pape créant officiellement ce vicariat sera datée du 13 avril 1858.

Au cours du carême de l'année 1858, l'archevêque de Lyon autorise pour la première fois Mgr de Brésillac à quêter dans son diocèse. Alors celui-ci se met à prêcher de paroisse en paroisse, à travers la ville et dans quelques villes de la région, entre autres : Villefranche, Tarare, Montbrison, Saint-Genis et Saint-Etienne, mais il note dans

son journal que les quêtes ont été partout plutôt faibles.

Voyage à Rome et visite à sa famille

Au début du mois de juin, Mgr de Brésillac, se rend à Rome, accompagné du P. Planque, pour rencontrer le pape et recevoir ses lettres de nomination. C'est pendant ce séjour à Rome qu'il rencontre un aspirant italien, Francesco Borghero, un prêtre âgé de 28 ans, originaire du diocèse de Gênes, qui souhaite partir en mission et va l'accompagner jusqu'à Lyon.

Au mois de septembre, Mgr de Brésillac va en famille, accompagné du père Louis Reymond, comme pour faire ses adieux, mais sans le dire expressément.

Le 3 octobre 1858, le frère Pierre Guillet meurt des suites de la fièvre typhoïde, à l'âge de 24 ans. Il devait partir en mission. C'est le premier membre de la Société naissante que le Seigneur rappelle à lui.

Le départ des trois premiers missionnaires

Maintenant que Mgr de Brésillac a reçu sa nomination officielle de vicaire apostolique de Sierra Leone, il prend la décision d'y envoyer sans tarder trois missionnaires, alors que lui-même les rejoindra dès que possible. Il choisit les pères Louis Reymond et Jean-Baptiste Bresson, ainsi que le frère Eugène Reynaud. Il confie la responsabilité du groupe au père Reymond dont il apprécie les qualités : c'est un homme toujours gai, doué de bon sens, pratique, sachant prendre des décisions rapides et toujours courageuses dans les moments difficiles.

Le 26 octobre 1858, une messe de départ est célébrée pour eux en l'église Saint-Irénée, à Lyon. Le lendemain matin, nos missionnaires font un pèlerinage à Notre-Dame de Fourvière. Et le soir même, accompagnés de Mgr de Brésillac, ils partent pour Marseille, où ils s'embarquent pour Dakar, le 4 novembre, sur *L'Express*. Le soir à l'évêché de Marseille, on demande à Mgr de Brésillac pourquoi il semble triste. Il répond : « *Mes enfants sont partis et moi, je reste !* »

Au cours de la première quinzaine du mois de novembre, le

père Papetard revient d'Espagne, où il a prêché et quêté. Il apporte de l'argent à Mgr de Brésillac. Deux prêtres et un frère espagnols l'accompagnent, mais deux semaines après, les prêtres partent. Le frère reste, mais il a quelques difficultés à s'habituer.

L'argent offert par les bienfaiteurs d'Espagne arrive au bon moment pour combler les dépenses des départs en mission. Un premier groupe vient de partir en Sierra Leone, et Mgr de Brésillac se prépare à les rejoindre avec un deuxième groupe.

Avant Noël, il se rend à Paris pour essayer d'obtenir trois passages gratuits sur un navire de l'État, ainsi que des lettres de recommandation pour les agents consulaires et les officiers de la marine sur la Côte Occidentale d'Afrique. Il obtient tout, même un passeport ministériel.

18. LA GRAINE TOMBÉE EN TERRE ET QUI MEURT (1859)

Le 1^{er} janvier 1859, Mgr de Brésillac est à Paris. Il écrit alors au père Planque pour lui offrir ses vœux de Bonne Année. Il ajoute ces paroles qui devaient malheureusement se vérifier : « *Dieu seul sait tout ce qui m'attend de peines et de difficultés cette année ; mais il me semble que, par sa grâce, je suis prêt à souffrir les épreuves de la tempête physique et morale, et si la mer et ses écueils voulaient que cette année fût ma dernière, vous seriez là pour que l'œuvre ne fût pas naufrage.* »

Il profite de ce séjour à Paris pour se rendre au siège de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, pour y recevoir une allocation de 2.000 francs obtenue à la suite d'une demande qu'il avait envoyée le 14 avril 1858. Les responsables de cette œuvre lui demandent de présider la première assemblée annuelle du Conseil diocésain de la Sainte-Enfance, qui doit se tenir dans la chapelle des Lazaristes le 13 janvier. Mgr de Brésillac accepte bien volontiers, heureux de pouvoir stimuler l'ardeur missionnaire des bienfaiteurs de l'Œuvre. Il y prononce une allocution « des plus instructives et des plus consolantes qu'on ait entendue en pareille occasion », comme il est relaté dans le bulletin de cette association, de février 1859, qui la reproduit presque en entier.

Ce même 13 janvier, il reçoit des nouvelles de ses missionnaires, arrivés à Dakar où Mgr Kobès les a reçus chaleureusement.

Le prochain départ de Mgr de Brésillac

Il reçoit aussi une lettre de M. Régis, qui lui annonce que Mgr Bessieux séjourne actuellement à Paris : ce dernier est Spiritain, vicaire apostolique des Deux Guinées, résidant au Gabon. Au cours des quinze dernières années, cet évêque a eu l'occasion de visiter plusieurs fois des pays du Golfe de Guinée. Mgr de Brésillac tient à le rencontrer pour obtenir de lui des informations sur le climat de Freetown, et recevoir ses conseils. Il le rencontre le 16 janvier, et en rend compte le lendemain, par lettre, au père Planque : « Mgr

Bessieux est ici. Je l'ai vu hier. Il paraît animé de bien bons sentiments, ainsi que Mgr Kobès » (Lettre du 17 janvier 1859). Ce contact personnel aura été utile pour créer un climat de confiance entre les responsables des vicariats apostoliques de la côte ouest.

Dès le 17 janvier, il fait un rapide voyage en Belgique pour visiter quelques séminaires, espérant y semer des vocations pour l'avenir. Au retour, en passant à Paris, il apprend que le navire sur lequel il doit embarquer, *La Danaé*, partira de Brest à la fin de février.

Revenu à Lyon, il prépare ses bagages, en compagnie du père Louis Riocreux et du frère Gratien Monnoyeur, qui vont l'accompagner. Les trois missionnaires quittent Lyon le 19 février, s'arrêtent à Tours le 20 février, où ils sont bien accueillis par l'archevêque, chez qui ils rencontrent Mgr Mazenod, l'évêque de Marseille. Puis, en passant par Nantes et Lorient, ils arrivent à Brest le 22 février.

Là, à Brest, ils doivent attendre l'arrivée de M. Boss, le nouveau commandant du navire. L'abbé Mercier, curé de la paroisse Saint-Louis les héberge fraternellement plus longtemps que prévu. Nos voyageurs peuvent visiter la frégate et l'admirer : c'est un solide et beau navire de 400 membres d'équipage et qui doit transporter des militaires.

De Brest jusqu'en Sierra Leone

Le 10 mars, c'est l'embarquement sur *La Danaé*, et le lendemain matin le navire lève l'ancre. Après avoir quitté le port, le mauvais temps se lève, et bientôt souffle une violente tempête qui manque de faire couler le navire et le déroute vers l'Angleterre.



Fortement endommagé, le navire se réfugie dans la baie de Torbay, près de Dartmouth, puis rejoint péniblement Cherbourg, où il reste toute une semaine pour y être réparé.

Le 23 mars, *La Danaé* reprend la mer, s'arrête à Madère pour se ravitailler en charbon, et arrive le 7 avril à l'île de Gorée, en face de Dakar. Le navire anglais pour Freetown est parti deux jours plus tôt. Nos missionnaires vont donc passer tout un mois à Dakar, très bien accueillis par Mgr Kobès et les Pères du Saint-Esprit, auprès desquels ils vont s'initier à l'Afrique. Ils y admirent les réalisations de la mission : des ateliers, un pensionnat de filles tenu par les Sœurs de l'Immaculée Conception de Castres. Mais ce retard inquiète Mgr de Brésillac, car les voyageurs risquent d'arriver en pleine mauvaise saison, avec une chaleur difficile à supporter. Le 11 mai, c'est *La Danaé* elle-même qui reprend la mer, et emmène les trois missionnaires qui arrivent à Freetown le 14 mai.

Pourquoi ce pays s'appelle-t-il 'Sierra Leone' ? En 1462, le navigateur portugais Pedro da Cinta avait entendu le tonnerre gronder sans cesse comme un lion dans la montagne des environs. Alors il avait appelé cet endroit '*Sierra Leone*', c'est-à-dire '*la chaîne du lion*'.

Pourquoi la ville s'appelle-t-elle 'Freetown' ? Quand l'Angleterre reconnut l'indépendance des États-Unis en 1783, des esclaves libérés qui traînaient dans les rues de Londres demandent à être renvoyés en Afrique. Ils sont débarqués à '*Freetown*', ce qui veut dire '*Libre-ville*'.



Le port de Freetown et ses collines

En 1808, la Sierra Leone est déclarée colonie anglaise. Les navires anglais s'abritent dans l'estuaire du fleuve. De là, ils font la chasse aux bateaux négriers. Ils les capturent, les amènent à Freetown et libèrent les esclaves qui s'installent dans des villages créés pour eux. Aussi la population se compose de gens originaires de nombreuses tribus de l'Afrique de l'Ouest, des gens de diverses langues, et ils se comprennent entre eux en *pidgin English*. Dans cette ville, on rencontre donc des chrétiens de toutes sortes : anglicans, méthodistes et d'autres protestants de diverses Églises et sectes.

La terrible épidémie de fièvre jaune

Le climat de la Sierra Leone est très dur à supporter. Jamais depuis trente ans la saison n'a été aussi mauvaise : les pluies ne sont pas encore arrivées, le vent d'est ne cesse de souffler et la chaleur est lourde et étouffante. Depuis deux mois, des maladies apparaissent : la variole fait des ravages chez les Noirs et la fièvre jaune tue beaucoup d'Européens.

Alors est-ce raisonnable de débarquer à Freetown ? On a conseillé au commandant de ne faire descendre aucun voyageur et aucun membre de l'équipage. Mais Mgr de Brésillac peut-il abandonner les missionnaires qui l'ont devancé ? Dans la joie, ils se retrouvent, tous en bonne santé. Maintenant ils sont six et ils vont pouvoir faire du bon travail sur cette terre d'Afrique.

Bientôt c'est 'la catastrophe' ! Deux semaines après leur arrivée, la fièvre jaune s'abat sur nos missionnaires !

Le 26 mai au matin, le père Louis Riocreux se sent malade.

Le 29 mai, c'est au tour du père Jean-Baptiste Bresson de tomber malade.

Le 2 juin au soir, le père Louis Riocreux meurt, âgé de 27 ans.

Le 3 juin au matin, le frère Gratien Monnoyeur tombe malade.

Le 5 juin au matin, le père Jean-Baptiste Bresson meurt âgé de 47 ans.

Le 13 juin, le frère Gratien Monnoyeur meurt, âgé de 29 ans.

Ce même jour, Mgr de Brésillac commence à souffrir des troubles qui viennent d'emporter ses confrères. Le 18 juin, il se sent mieux et écrit une lettre au père Planque, lui annonçant la mort de ses confrères. Il écrit : « *Quel coup terrible pour un début !... Cela ne va-t-il pas singulièrement refroidir les vocations ? Voilà pour le moment tous mes plans renversés, il nous faut absolument attendre du secours. Malgré tout cela j'irai seul, si c'est possible, le mois prochain, faire un voyage au Dahomey pour voir s'il ne vaudrait pas mieux fonder là un centre. »*

Cette mention du Dahomey, dont il parle aussi ostensiblement, nous laisse penser que le P. Planque et lui-même avaient obtenu, pendant leur visite chez le cardinal Barnabò, l'autorisation de prospecter le long de la côte, afin de trouver une base de repli pour que les missionnaires s'y abritent durant la mauvaise saison. Les missionnaires feraient ainsi des allers et retours entre cette base et Freetown.

Le 20 juin, il renvoie en France le frère Eugène Reynaud, en profitant d'un navire qui fait escale à Freetown. Ce frère est lui aussi malade, même si ce n'est pas gravement, mais il souffre depuis longtemps de maux de tête et, avec les autres, il a des comportements étranges. Plus tard, ce frère quittera la Société pour entrer chez les moines trappistes d'Aiguebelle.

Les derniers moments du Fondateur

Le 21 juin, Mgr de Brésillac retombe malade. Le père Louis Reymond ne peut rester près de lui, car la fièvre jaune le terrasse, lui aussi.

Le samedi 25 juin, Mgr de Brésillac reçoit le sacrement des malades des mains du père Reymond qu'on a conduit jusqu'à lui pour quelques instants, alors qu'il était couché lui aussi sur son lit de malade. Charles Brémond, un commerçant, ami des missionnaires, est le seul témoin de sa mort. Il écrit : « *Après le départ du père Reymond, Monseigneur me pria de ne pas le quitter et de rester auprès de lui jusqu'à la fin. A partir de ce moment, il devait être 11 heures, la mal fait des progrès très rapides et tous les signes d'une fin très prochaine se peignent sur le visage de l'illustre malade...L'agitation devint très forte, mais la lucidité intellectuelle*

se conserva jusqu'à près d'une demi-heure avant la mort. A ce moment, il leva les yeux vers le ciel, et il dit avec une onction que je n'oublierai jamais : 'la foi, l'espérance et la ch...' J'achevais moi-même en disant : 'et la charité !'- 'Merci', me dit-il très faiblement. Il s'éteignit à une heure 20 minutes après-midi dans un calme parfait, mais après avoir eu une terrible agonie près de demi-heure. » Il était âgé de 46 ans.

Le dimanche 26 juin, à 9 heures, on procède à son enterrement. En l'absence d'un prêtre catholique, un pasteur protestant, chargé de l'évêché anglican de Sierra Leone, vient prononcer sur sa tombe des paroles que les assistants écoutent avec une profonde émotion.

Le 28 juin, le père Louis Reymond meurt à son tour, âgé de 36 ans. Le groupe est anéanti : il ne reste plus aucun missionnaire catholique en Sierra Leone.



La tombe des missionnaires à Freetown

L'annonce à Lyon de ces tragiques disparitions

En recevant la dernière lettre de Mgr de Brésillac, le père Planque apprend la mort des pères Riocreux et Bresson et du frère Gratien, mais c'est seulement le 11 août qu'il apprend la nouvelle du décès de Mgr de Brésillac et du père Reymond, par Mgr Kobès de Dakar qui transmet la lettre que lui a envoyée M. Seignac de

Lesseps, vice-consul de France en Sierra Leone. Presque au même moment, il reçoit la notification officielle venant du ministère des Affaires Étrangères.

19. L'ŒUVRE MORT-NÉE GERME ET FLEURIT

Les derniers mots de Mgr de Brésillac, au moment de sa mort, ont été : « La Foi, l'Espérance et la Cha...rité ! » Ce fut son programme de vie en Inde, programme qu'il laissa en héritage à ses séminaristes de Coimbatore, lorsqu'il leur prêcha une retraite de trois jours, en guise d'adieux, sous le titre : « La Foi, l'Espérance et la Charité. »

C'est le même programme de vie qu'il laisse à la famille qu'il vient de fonder : la Société des Missions Africaines. Mais cette famille missionnaire, cette œuvre mort-née, va-t-elle survivre ?

Le père Planque se rappelle les paroles que Mgr de Brésillac lui écrivait quelques mois plus tôt : « *Si la mer et les écueils voulaient que cette année fût la dernière, vous seriez là pour que l'œuvre ne fît pas naufrage.* » Alors, il réunit la petite communauté du séminaire de Lyon composée de deux autres prêtres, de quatre séminaristes et de deux frères. Ensemble, ils étudient la situation et décident de continuer l'œuvre, si Rome est d'accord.

« Dieu soit béni ! L'œuvre vivra ! »

Deux semaines plus tard, Augustin Planque prend la route de Rome, conscient d'avoir reçu de Mgr de Brésillac la mission de sauver son œuvre des Missions Africaines. Le 27 septembre 1859, il raconte au pape Pie IX et au cardinal Barnabò ce qu'il sait du drame et du désastre de Freetown. Alors le Pape s'écrie : « *Dieu soit béni ! L'œuvre vivra. Oui, elle vivra !* » Et il l'encourage à continuer.

De retour à Lyon, le père Planque se met au travail. Avec courage, et imprégné de l'esprit de Marion Brésillac, il assure les bases et l'extension de la Société en Afrique, à travers beaucoup de difficultés jusqu'à sa mort qui surviendra presque 50 ans plus tard.

Il écrit aux lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi*, pour leur annoncer la nouvelle et les assurer que, malgré la mort du Fondateur, l'œuvre va continuer. Et il ajoute ces paroles : *« Si nous avons perdu notre père et nos frères aînés, j'ai la douce confiance que nous avons au ciel des avocats qui plaideront notre cause avec d'autant plus de succès qu'ils sont plus près de Dieu. Ils protégeront l'œuvre qu'ils ont fondée au prix de tant de dévouement, et les nouveaux missionnaires qui, j'espère, partiront bientôt pour recueillir leur héritage, trouveront un appui efficace dans ceux qui, du haut du ciel, veillent désormais sur nous et sur nos missions avec plus de sollicitude encore que s'ils étaient sur terre. »*

Au cours de l'année 1860, le père Planque réorganise la Société. Grâce à l'argent de la 'Source Papetard', il achète au quartier de la Guillotière, à Lyon, un grand terrain et il y fait construire le nouveau séminaire. Trois ans plus tard, arrive le père Etienne Arnal, qui avait été jadis le supérieur de Marion Brésillac au petit séminaire de Carcassonne. Le père Planque le nomme directeur des études, responsabilité qu'il remplira jusqu'à sa mort en 1873.

Conscient que le drame de Freetown a été provoqué par le climat très malsain de ce pays, il demande à Rome qu'on lui confie, en plus de la Sierra Leone qu'il conserve, une base de repli, pour que les missionnaires puissent y refaire leur santé. Il ne cache pas qu'il aimerait que cette base soit le Dahomey. La Propagande demande l'avis des Spiritains, à qui sont confiés tous les pays de la côte. Le 28 août 1860, le pape confie au séminaire des Missions Africaines, établi à Lyon, la mission tant désirée par Mgr de Brésillac : le Dahomey. En même temps, il lui retire le territoire de la Sierra Leone, pour qu'il n'ait pas à éparpiller ses efforts, et le rend aux Spiritains. Ainsi, les Missions Africaines vont pouvoir concentrer tous leurs moyens sur le Dahomey.

L'arrivée des missionnaires au Dahomey

Le P. Planque se hâte de constituer une nouvelle équipe, destinée cette fois au Dahomey. Le 5 janvier 1861, trois missionnaires s'embarquent à Toulon sur un navire, *L'Amazone*, pour se rendre au Dahomey. C'est une équipe internationale :

- le père Francesco Borghero, 31 ans, du diocèse de Gênes, en Italie,
- le père Francisco Fernandez, 25 ans, du diocèse de Lugo, en Espagne,
- et le père Louis Edde, 26 ans, du diocèse de Chartres, en France.

Le 21 janvier, les trois confrères arrivent à Gorée, et le 23, ils sont reçus à Dakar par Mgr Kobès. Là, ils doivent attendre pendant deux mois un autre navire pour le Dahomey. Ils profitent de ce séjour auprès de leurs aînés pour s'initier à l'Afrique et aux méthodes de la mission.

Le 24 mars, ils font une halte à Freetown et trouvent dans ce port *La Danaé*, le navire qui avait amené Mgr de Brésillac deux ans auparavant. Ils sont logés au Consulat d'Espagne et peuvent visiter les tombes de leurs confrères décédés. Le père Louis Edde, qui avait une constitution très faible, et qui avait été malade durant le voyage, meurt le 9 avril et, le lendemain, ses confrères l'enterrent aux côtés de leur fondateur et de leurs aînés.

Le jour suivant, les pères Borghero et Fernandez quittent Freetown pour arriver une semaine plus tard, le 18 avril 1861, à Ouidah.



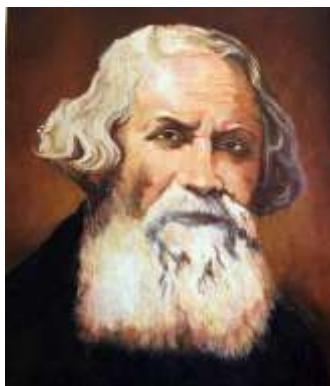
La porte du salut : monument en mémoire
de l'arrivée des premiers missionnaires au Dahomey, en 1861

20. SEMÉE DANS LES LARMES, L'ÉVANGÉLISATION NE CESSE DE PROGRESSER

Deux ans après le calvaire de Freetown de juin 1859, les confrères des Missions Africaines débarquent le 18 avril 1861, au Dahomey (aujourd'hui le Bénin), le pays qu'avait tant désiré Mgr de Brésillac.

De multiples fondations

Le séminaire de Lyon continue à former de nouveaux missionnaires. Le père Augustin Planque va alors demander à la Propagande de nouveaux territoires à évangéliser : la Société des Missions Africaines porte l'Évangile du Christ au Nigeria en 1868 - en Afrique du Sud de 1873 à 1882 - en Égypte en 1877 - au Ghana en 1880 - en Côte d'Ivoire en 1895 - au Liberia et auprès des Noirs des États-Unis en 1906.



Pour seconder les pères dans l'œuvre d'évangélisation, il faut des religieuses. N'en trouvant pas, Rome encourage le père Planque à fonder une congrégation de sœurs missionnaires : ainsi sont nées *les Sœurs de Notre-Dame des Apôtres*. Jusqu'à la mort du père Planque, le 21 août 1907, le développement missionnaire de la Société se poursuivra : elle comptait alors 296 membres, dont 205 en mission.

Puis de nouvelles fondations vont s'établir : au Togo en 1918 – au Niger en 1931 puis en 1976 – au Congo Démocratique en 1952 – en Zambie en 1973 – en Centrafrique et en Tanzanie en 1977 – de nouveau en Afrique du Sud en 1984 – au Kenya en 1989 – en Angola en 1997.

Des semailles dans les larmes

Toutes les Églises de l'Afrique de l'Ouest ont déjà fêté le centenaire de leur évangélisation, mais c'est dans les larmes que les Missions Africaines ont semé la Bonne Nouvelle du Christ.

Entre 1856 et 1906, donc en 50 ans, 190 pères ou frères sont décédés : 58 en Europe et 132 en Afrique. En Afrique, ils sont morts surtout de paludisme ou de la fièvre jaune : 84 missionnaires avaient entre 23 et 30 ans, et 48 d'entre eux avaient entre 30 et 35 ans.

Le père Joseph Hardy, supérieur général de 1973 à 1983, écrivait fort justement : *« Pendant plus de 40 ans, qu'on y pense ! La moyenne de vie des missionnaires sur la Côte Ouest d'Afrique sera de quelques mois, de quelques années au plus. Ces générations sacrifiées expliquent notre nombre restreint encore aujourd'hui ; mais elles ont permis la 'plantation de l'Église', comme diront plus tard tous les missiologues. Cela ramène à leurs justes proportions les critiques faites à un passé missionnaire, dont on ignore souvent la geste héroïque. »*

« Comment expliquer, en dehors de ces motivations de foi et d'un idéal élevé, la tranquille certitude de ces jeunes hommes de 25 ans qui, au séminaire de Lyon, se préparaient à partir et qui, mois après mois, apprenaient la mort de leurs amis ? En tout cas, la foi de nos pères est un exemple et un défi pour nous qui sommes leur descendance. Les circonstances de la mission sont différentes, mais l'esprit doit rester le même pour un travail missionnaire toujours aussi urgent. »

Pour conclure son livre sur la vie de Mgr de Brésillac intitulé *La voix qui t'appelle*, le père Patrick Gantly, sma, écrit : *« Par la vie et par la mort de Mgr de Brésillac, par la vie et la mort aussi de beaucoup de ses disciples, certaines pages de l'histoire moderne de la côte du Golfe de Guinée renferment aujourd'hui quelque chose de la 'sainte folie' du christianisme. »*

21. L'APPEL DES MISSIONS AFRICAINES AUX JEUNES AFRICAINS

Le rêve de Mgr de Brésillac devient une réalité : la Bonne Nouvelle du Christ est proclamée à travers toute l'Afrique de l'Ouest, les chrétiens sont devenus nombreux, le clergé diocésain autochtone avec sa hiérarchie s'est enraciné partout.

Un nouvel appel à la SMA

Cependant l'Eglise lance un appel à la SMA pour que celle-ci accepte de former de jeunes Africains à devenir, à leur tour, missionnaires, en dehors de leurs pays et de leur culture : des missionnaires en première évangélisation, soit en zone rurale, soit en zone urbaine, afin d'atteindre ceux qui ne connaissent pas encore la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Ainsi, après l'Europe et l'Amérique, de nouvelles fondations sma sont nées dans d'autres continents : en 1989, la Fondation Asie (en Inde et aux Philippines), et la Fondation Afrique.

Depuis 2008, la SMA compte trois districts africains en formation :

- **le District du Golfe de Guinée** (*Liberia, Côte d'Ivoire, Burkina Faso, Ghana, Togo*)
- **le District de la Baie du Bénin** (*Bénin/Niger, Nigeria Nord, Nigeria Sud, Centrafrique*)
- **le District des Grands Lacs** (*Congo Démocratique, Kenya, Tanzanie, Zambie, Afrique du Sud*)

De nouvelles vocations missionnaires

Le premier prêtre africain sma a été ordonné en 1992. En l'an 2010, ils sont 134 prêtres, environ 102 séminaristes en théologie et 140 aspirants en formation de philosophie et en année spirituelle, venant de 11 pays africains différents. En Asie (Inde et Philippine), ils sont 45 prêtres, 19 séminaristes et 42 aspirants.

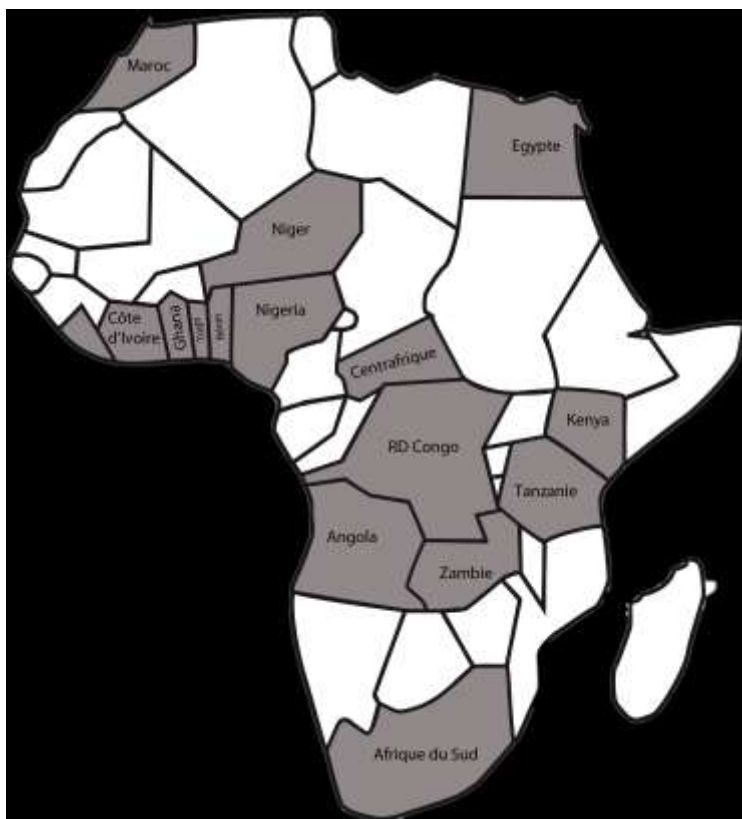
La Mission, c'est encore une urgence aujourd'hui, c'est une

urgence pour les jeunes Églises d'Afrique. C'est pourquoi la SMA, qui a une longue expérience missionnaire, propose ses services. Elle offre à des jeunes le charisme de la mission dont elle a hérité de Jésus-Christ, par l'intermédiaire de son fondateur, Mgr Melchior de Marion Brésillac.

« Fils de Marion Brésillac, allez de l'avant !

L'Afrique a grand besoin de vous ! »

Jean-Paul II (lors de l'Assemblée générale sma, 1983)



22. PHYSIONOMIE SPIRITUELLE ET MISSIONNAIRE DE MGR DE BRÉSILLAC

Quand nous parcourons sa vie, Mgr de Brésillac nous apparaît comme un homme de foi et de prière, un homme d'une très grande bonté. Il se révèle être un grand missionnaire, toujours très respectueux des peuples qu'il évangélise, un homme ayant un grand souci de fidélité à l'Eglise, et sans cesse éprouvé par le mystère de la croix.

Mgr de Brésillac, un homme de grande foi

C'est une foi discrète, mais profonde, que nous devinons à travers tous les événements de sa vie. Homme de grande intelligence et de ferme volonté, il se laisse guider par Dieu et s'abandonne à sa volonté chaque fois qu'il rencontre des obstacles sur sa route.

Jeune, c'est avec foi et courage qu'il répond à l'appel de Dieu, mais il lui faut d'abord surmonter les obstacles de sa famille et attendre la permission de l'évêque de son diocèse.



En Inde, c'est par esprit de foi et d'obéissance qu'il accepte la direction du séminaire-collège de Pondichéry, alors qu'il n'a pas deux ans de présence dans le pays ! C'est encore en esprit de foi qu'il finit par accepter, malgré les contestations de certains de ses confrères, sa nomination d'évêque, lors qu'il n'a que 32 ans !

C'est en esprit de foi qu'il présente à plusieurs reprises sa démission, qu'il attend la décision de la Propagande, puisqu'il part à Rome pour s'expliquer. À Rome, il fait connaître les graves difficultés que rencontre la mission en

Inde. Il pense que les autorités de l'Eglise devraient prendre de

nouvelles mesures pour organiser la pastorale face aux coutumes malabares. Avec tristesse, il comprend que le moment n'est pas encore venu. Pour lui, c'est un échec, et il ne peut plus revenir en Inde.

Mgr de Brésillac se tourne vers l'Afrique. Dans sa foi, il est prêt à partir seul, mais par obéissance, il commence par fonder une société de missionnaires. Il aurait désiré partir au Dahomey, mais on le charge de la Sierra Leone. Arrivé à Freetown, il est plein d'ardeur pour planter l'Église, mais une épidémie de fièvre jaune anéantit tous ses projets. Devant la mort de ses confrères, Mgr de Brésillac écrit : « *La main de Dieu s'appesantit sur nous et semble vouloir anéantir tous nos desseins.* » Mais quelques jours après, sa foi lui fait écrire au père Planque : « *Que le nom de Dieu soit béni ! Ses voies sont impénétrables, adorons-le et soumettons-nous.* » (18 juin 1859)

Mgr de Brésillac, un homme de prière

Sa prière s'enracine dans sa méditation des Saintes Écritures. Il aime la Parole de Dieu et la cite abondamment au cours des retraites qu'il nous a laissées : celle qu'il a prêchée à Pondichéry en 1849, et celle qu'il a prêchée à ses séminaristes de Carumattampatty en 1853, juste avant de quitter l'Inde.

Il ne cesse de méditer au milieu de ses activités apostoliques. Il prie le Seigneur à partir des faits de sa vie et du sens qu'il veut lui donner. À l'écoute de l'Esprit Saint, il essaie de discerner l'appel qui lui semble venir de Dieu et cherche à y répondre avec une grande générosité.

Nous observons sa prière qui s'entrelace avec les événements de sa vie, qu'il a rapportée dans son *Journal missionnaire*, journal rédigé tout au long de son séjour en Inde. Pendant les six mois de solitude qu'il passe chez les pères capucins, à Versailles, il en fait une relecture. Il y ajoute des réflexions personnelles qui lui viennent alors et de nombreuses prières à la manière de saint Augustin qui méditait sa vie passée dans son livre des *Confessions*. Les multiples prières que nous rencontrons en parcourant ses mémoires nous

rèvent combien Mgr de Brésillac vivait sans cesse sous le regard de Dieu et comment il en avait une vive conscience.

Mgr de Brésillac, un homme d'une très grande bonté

Sa bonté transparait à travers ses écrits et les témoignages que nous avons de lui. Il éprouve un amour d'affection pour les Indiens et en particulier pour les séminaristes dont il assure la formation. C'est un amour d'affection que ses confrères ne comprennent pas toujours. Cette affection le rend capable d'aimer les gens, avec leur tempérament et leur culture, tout en gardant un sens très critique sur leurs faiblesses et leurs défauts, en sachant aussi apprécier leurs grandes qualités. Il nous dit tout simplement : « Je les aimais et ils m'aimaient. »

Mgr de Brésillac manifeste aussi cette charité envers ses confrères, même si, avec tristesse, il ne partage pas toujours leurs idées, leurs jugements et leurs attitudes pratiques dans le ministère apostolique. C'est une charité faite de franchise et de loyauté, de grande humilité et d'esprit fraternel. À cause de cela, il rencontrait des contradictions sans se plaindre.

S'il a rencontré des adversaires, il n'a jamais eu d'ennemis. Ses confrères qui lui étaient opposés le pleurèrent sincèrement quand il quitta l'Inde et surtout quand ils apprirent sa mort cinq ans plus tard.

Mgr de Brésillac, un homme habité par un grand désir de vie missionnaire

Son désir est d'annoncer Jésus-Christ à ceux qui l'ignorent. C'est un désir radical « *d'être missionnaire du fond de son cœur* ». Ce désir remplit sa vie de prière et l'amène à discerner les activités à entreprendre pour mieux accomplir l'œuvre de Dieu à la manière des Apôtres.

Pour lui, l'apostolat missionnaire doit se réaliser aux frontières de l'Église, chez les peuples qui n'ont jamais entendu parler du Christ. Le but de l'œuvre missionnaire est l'établissement d'Églises locales avec leurs propres prêtres et leurs propres évêques.

C'est pourquoi, malgré l'indifférence et les critiques de ses confrères, la grande priorité de Mgr de Brésillac est de travailler à l'éducation et à la formation d'un clergé autochtone, aussi bien à Pondichéry qu'à Coimbatore.

Quand son retour en Inde est devenu impossible, Mgr de Brésillac se tourne vers l'Afrique pour établir une nouvelle mission, là où aucun missionnaire n'est encore allé. Son désir est d'apporter la lumière du Christ aux peuples qui n'ont pas encore entendu le message de l'Évangile.

Mgr de Brésillac désire que les missionnaires de sa nouvelle Société partent dans les pays d'Afrique qui ont le plus besoin de missionnaires. Son espérance, c'est que la Société des Missions Africaines devienne un puissant moyen d'évangélisation pour les pays les plus abandonnés de l'Afrique.

***Mgr de Brésillac,
un homme décidé à respecter la culture
des autres peuples***

Arrivé au sud de l'Inde, il rencontre des populations vivant dans une culture et avec des préoccupations religieuses très différentes des siennes. La division des gens en classes sociales très distinctes ou castes lui paraît difficilement conciliable avec l'enseignement de l'Évangile. Pourtant cette mentalité de caste existait encore au sein des communautés chrétiennes, et cela ne pouvait que choquer les missionnaires.

À l'égard de ces croyances et pratiques des Indiens, Mgr de Brésillac garde une attitude de profond respect et de compréhension. De la rencontre de l'Évangile avec la culture indienne, il espère la naissance d'une Église tout à fait différente des Églises locales d'Europe.

Pour Mgr de Brésillac, le missionnaire ne doit rejeter aucune valeur, bonne ou même indifférente, rencontrée dans les autres cultures. Et devant les traditions manifestement contraires à l'Évangile, il est partisan d'agir avec douceur et patience, avec beaucoup de tolérance, afin de donner le temps aux gens de

découvrir eux-mêmes ce qu'il y a d'imparfait dans leurs coutumes, et de les amener à trouver une autre façon de se comporter.

Mgr de Brésillac, un homme qui se veut fidèle à l'Église

Il est habité par une délicatesse de conscience, poussée parfois jusqu'au scrupule. À cause du serment de fidélité aux prescriptions de l'Église que chaque missionnaire devait prononcer à son arrivée en Inde, Mgr de Brésillac ne se sent pas assez libre en conscience pour exercer dans la pratique son esprit de tolérance.

Il aurait voulu que tous les missionnaires cherchent à clarifier leurs jugements sur les coutumes malabares, qu'ils adoptent une attitude commune, marquée par la soumission à Rome, afin de donner un nouvel élan à l'évangélisation. N'obtenant rien de ses confrères, il quitte l'Inde pour venir s'expliquer à Rome, en esprit de totale soumission.

Il n'est pas parti par découragement, ni parce qu'il ne sait pas comment surmonter les obstacles à une évangélisation plus ouverte. Il est parti dans un esprit de franchise envers lui-même et envers l'Église, parce qu'il veut aller au fond des problèmes, face aux coutumes malabares. Il pense qu'on peut donner une nouvelle interprétation à de nombreuses pratiques de la caste et, par là, permettre aux Indiens de devenir chrétiens sans avoir à rejeter leur propre culture.

Sa volonté de progresser dans ce domaine n'est pas partagée par ses confrères. C'est pourquoi il offre et obtient sa démission de vicaire apostolique de Coimbatore, sans espoir de revenir en Inde, mais sans abandonner son désir d'être toujours missionnaire.

Mgr de Brésillac, un homme dont la vie rencontre le mystère de la croix

L'opposition de son père à sa vocation fut une grande épreuve au moment où il se décida à être missionnaire. Ce fut une épreuve qui en annonçait d'autres... Puis sa nomination de vicaire apostolique de Coimbatore, mal acceptée par ses confrères, fut le début de son portement de croix.

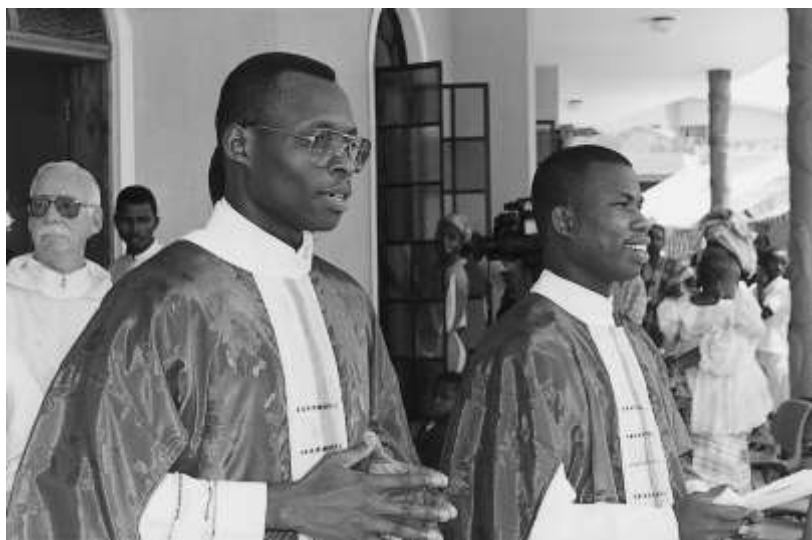
La rencontre la plus pénible avec la souffrance est sa décision de quitter l'Inde. Il est convaincu d'être en plein accord avec sa conscience, mais il voit les graves conséquences pour son avenir. C'est reconnaître un échec qui le couvre de déshonneur : on l'accuse de découragement et d'inconstance ! Sa seule espérance, c'est que Dieu peut faire sortir quelque chose de bien de son sacrifice.

Cependant un autre sacrifice, plus grand encore, l'attend en terre africaine. Après trois ans de luttes, ses efforts semblent porter leurs premiers fruits. Il a fondé une nouvelle Société de missionnaires, il a un séminaire avec quelques candidats sérieux qui se forment sous la direction du père Planque, un supérieur capable et digne de confiance. L'avenir est plein de promesse !

Un premier groupe de missionnaires est déjà parti en Sierra Leone. Les nouvelles sont bonnes. Alors Mgr de Brésillac juge bon de ne pas tarder à les rejoindre. Deux semaines après son arrivée à Freetown, c'est le désastre, suite à une épidémie de fièvre jaune. Tous ses missionnaires meurent et lui-même, sérieusement malade, comprend que sa dernière heure est venue. Tout semble s'écrouler. Au plus profond de lui-même, il est assailli par des doutes sur l'avenir de son œuvre. Il va jusqu'à penser à un châtement de Dieu. Alors, il se soumet à la volonté de Dieu, et il expire en disant : « *La foi, l'espérance et la...charité* ».

Quelle ressemblance entre la mort du Christ en croix et celle du fondateur de la jeune Société ! Après le : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mc 15, 34), c'est la confiance : « *Père, en tes mains, je remets mon esprit !* » (Lc 23, 36). En regardant le Christ en croix et en s'abandonnant jusqu'au bout à la volonté de Dieu, Mgr de Brésillac a expérimenté « *la sainte folie de la croix* », selon l'une de ses expressions.

« *La foi, l'espérance et la ...charité* ». Ces paroles sont le dernier témoignage qu'il laisse à ses disciples. C'est une vision de foi qui annonce l'espérance d'une nouvelle création. Le sacrifice de Mgr de Brésillac et de ses compagnons était vraiment une semence de vie, un sacrifice qui allait porter des fruits abondants pour l'évangélisation de l'Afrique.



Aujourd'hui, des prêtres sma africains continuent la mission

POUR MIEUX CONNAÎTRE LE FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES

Il est recommandé de lire sa vie :

- Patrick Gantly, *La voix qui t'appelle (vie de Mgr de Marion Brésillac)*, Rome 1994, 373 pages.
- Bruno Semplicio, *Marion Brésillac (1813-1859) évêque et fondateur de la Société des Missions Africaines*, Rome 2005, 546 pages. (Hors commerce)
- Jean Biau, *De Castelnaudary au cœur de l'Afrique, Mgr de Marion Brésillac*, Castelnaudary 2005, 194 pages.

Et ses mémoires :

- *Souvenirs de douze ans de mission*, Médiaspaul, Paris 1987, 860 pages.
- *Journal d'un missionnaire*, Médiaspaul, Paris 1987, 324 pages.
- *Documents de mission et de fondation*, Mediaspaul, Paris 1985, 293 pages.
- *Je les aimais* (extraits de ses mémoires), Médiaspaul, 1988, 318 pages.
- *Journal 1856-1859*, Rome 1995, 108 pages. (hors commerce)
- *Lettres de Marion Brésillac*, Erga edizioni 2005, 1550 pages. (Hors commerce)

Tous ces livres sont la source qui a permis la rédaction de cette brève vie de Mgr de Brésillac. Ils peuvent être consultés :

aux

Missions Africaines
150, Cours Gambetta
69361 Lyon Cedex 07

Missioni Africane
Via della Nocetta, 111
00164 Roma (Italie)

Repères biographiques :

- **1813** Naissance à Castelnaudary, le 2 décembre.
- **1832** Il entre au petit séminaire de Carcassonne, en rhétorique, à l'âge de 19 ans.
- **1838** Ordonné prêtre, à Carcassonne. Il est nommé vicaire dans sa paroisse natale, Saint-Michel de Castelnaudary.
- **1841** Il entre aux Missions Étrangères de Paris, le 9 juin 1841.
- **1842** Il reçoit sa nomination pour l'Inde. Il embarque le 12 avril pour arriver le 24 juillet à Pondichéry. Il apprend la langue.
- **1843** Il est vicaire à Salem.
- **1844** Il participe au synode de Pondichéry, puis est nommé supérieur du séminaire-collège de Pondichéry.
- **1845** Il est nommé, le 6 mai, pro-vicaire apostolique de Coimbatore.
- **1846** Il est ordonné évêque le 4 octobre, à Carumattampatty.
- **1853** En novembre, départ pour Rome en vue d'y faire accepter sa démission.
- **1855** Il veut être missionnaire en Afrique, '*là où personne n'est allé*'.
- **1856** Il achève la rédaction des 'Articles fondamentaux', base des constitutions de la SMA. Le 8 décembre, c'est la fondation de la SMA.
- **1858** Il se rend à Rome, où il est reçu par le pape Pie IX. On lui remet ses lettres de nomination de vicaire apostolique de la Sierra Leone.
- **1859** Il arrive à Freetown le 14 mai, et là, il meurt le 25 juin. Il a 46 ans.

Table des matières

PREFACE.....	2
1. UNE VOCATION GERME ET S'ÉPANOUIT	4
Melchior prend conscience de sa vocation sacerdotale.....	5
Appelé à la mission à l'extérieur	7
2. UN JEUNE MISSIONNAIRE S'EMBARQUE POUR L'INDE (1841-1842).....	9
Un voyage de trois mois pour l'Inde.....	10
3. HISTOIRE D'UNE ÉVANGÉLISATION DIFFICILE DE L'INDE	12
Robert Nobili lance des tentatives d'inculturation.....	12
Fête hindoue devant un temple	13
Un serment d'obéissance aux décrets des papes.....	14
4. À PONDICHÉRY, PUIS À SALEM (1842-1843).....	15
Vicaire dans le district de Salem.....	15
Comment respecter la caste et le serment de fidélité ?	16
L'annonce d'un synode	17
5. LE PROBLEME DES CASTES EN INDE.....	19
Le système des castes dans la société indienne	19
Des difficultés pour l'évangélisation	20
Le père de Brésillac s'interroge	21
6. LE SYNODE DE PONDICHERY (1844).....	22
On cherche comment développer l'œuvre du clergé indigène ...	22
On parle de la pastorale des chrétiens et des méthodes d'évangélisation	23
On aborde le difficile problème de la conversion des non chrétiens.....	23
7. SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE PONDICHÉRY (1844-1846).....	24

Donner aux élèves une solide formation	24
Incidents et réussites au séminaire	24
Supérieur et professeur	25
8. HISTOIRE DE SA NOMINATION ET DE SON ORDINATION ÉPISCOPALE (1845-1846).....	27
Une nomination à l'épiscopat refusée	27
Mgr de Brésillac accepte et se prépare	29
9. UN ÉVÊQUE SOUS LE SOLEIL INDIEN (1847-1848).....	31
Des fêtes de Noël aux fêtes de Pâques	31
Il entreprend plusieurs voyages au sud de l'Inde	31
Il prêche une retraite aux missionnaires	32
10. UN EVÊQUE FACE AU SYSTÈME DES CASTES	34
La raison de ce déclin des missions en Inde	34
11. MAINTENIR UN SÉMINAIRE À COIMBATORE	38
L'urgence de former des prêtres indiens	38
L'évêque et ses séminaristes	39
Témoignage du clergé indien	39
12. LA LONGUE HISTOIRE D'UNE DÉMISSION (1849- 1853).....	41
Des offres successives de démission	41
Voyage à l'île de Ceylan.....	42
Ses difficultés intérieures et sa décision de partir	43
13. SES ADIEUX À L'INDE ET SON RETOUR EN EUROPE (1853 – 1854).....	45
Retraite et adieux à ses séminaristes	45
De Coimbatore à Rome	46
Tristesses et plaintes	47
14. UN ÉVÊQUE MISSIONNAIRE INCOMPRIS À ROME (1854-1855).....	48

La rédaction de plusieurs rapports	48
Sa dernière audience avec le Pape Pie IX	50
Retour en famille et au Séminaire des Missions Étrangères	51
Six mois de retraite chez les Capucins de Versailles	52
15. QUELS SONT LES VRAIS MOTIFS DE SA DÉMISSION ?.....	53
Manque d'unité devant les décisions à prendre	53
Cent ans en avance sur son temps	54
16. UN JEUNE ÉVÊQUE AU CHÔMAGE ET EN RECHERCHE (1855-1856).....	55
Missionnaire en Afrique, là où personne n'est encore allé	56
D'autres propositions	58
17. LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES (1856-1858).....	59
Prédications et quêtes à travers la France.....	60
L'accueil de ses premiers collaborateurs.....	61
La naissance des Missions Africaines à Fourvière	62
Arrivée de nouveaux candidats.....	64
Une annonce décevante : la Sierra Leone.....	65
Voyage à Rome et visite à sa famille	67
Le départ des trois premiers missionnaires.....	67
18. LA GRAINE TOMBÉE EN TERRE ET QUI MEURT (1859).....	69
Le prochain départ de Mgr de Brésillac	69
De Brest jusqu'en Sierra Leone	70
La terrible épidémie de fièvre jaune.....	72
Les derniers moments du Fondateur	73
L'annonce à Lyon de ces tragiques disparitions	74
19. L'ŒUVRE MORT-NÉE GERME ET FLEURIT.....	75

« Dieu soit béni ! L'œuvre vivra ! »	75
L'arrivée des missionnaires au Dahomey	76
20. SEMÉE DANS LES LARMES, L'ÉVANGELISATION NE CESSE DE PROGRESSER.....	78
De multiples fondations	78
Des semailles dans les larmes	79
21. L'APPEL DES MISSIONS AFRICAINES AUX JEUNES AFRICAINS.....	80
Un nouvel appel à la SMA.....	80
De nouvelles vocations missionnaires	80
22. PHYSIONOMIE SPIRITUELLE ET MISSIONNAIRE DE MGR DE BRÉSILLAC	82
Mgr de Brésillac, un homme de grande foi	82
Mgr de Brésillac, un homme de prière	83
Mgr de Brésillac, un homme d'une très grande bonté.....	84
Mgr de Brésillac, un homme habité par un grand désir de vie missionnaire	84
Mgr de Brésillac, un homme décidé à respecter la culture des autres peuples	85
Mgr de Brésillac, un homme qui se veut fidèle à l'Église.....	86
Mgr de Brésillac, un homme dont la vie rencontre le mystère de la croix	86
POUR MIEUX CONNAÎTRE LE FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES.....	89
Il est recommandé de lire sa vie :.....	89
Et ses mémoires :	89
Repères biographiques :.....	90
Table des matières	91
PRIÈRE POUR OBTENIR LA GLORIFICATION DE MGR DE MARION BRÉSILLAC	95

PRIÈRE POUR OBTENIR LA GLORIFICATION DE MGR DE MARION BRÉSILLAC

*Seigneur notre Dieu,
c'est toi qui as appelé à ton service
Melchior de Marion Brésillac.
C'est pour te faire connaître et aimer
que tu l'as envoyé en Inde, puis en Afrique.
Pour toi, il a donné jusqu'à sa propre vie.
Pour que sa vie et son enseignement stimulent
l'engagement missionnaire des chrétiens d'aujourd'hui.
Fais que l'Église reconnaisse la sainteté
de ce grand serviteur de la mission
et que, par son intercession,
nous recevions les grâces dont nous avons besoin...
Nous te le demandons par ton Fils Jésus-Christ,
notre Seigneur. Amen !*



*La tombe
de Mgr de Brésillac
dans la chapelle
des Missions
Africaines
à Lyon*